



THÉÂTRE
Rémi Boucher persiste et signe
Page E 3



CINÉMA
Un James Bond en panne
d'inspiration
Page E 15

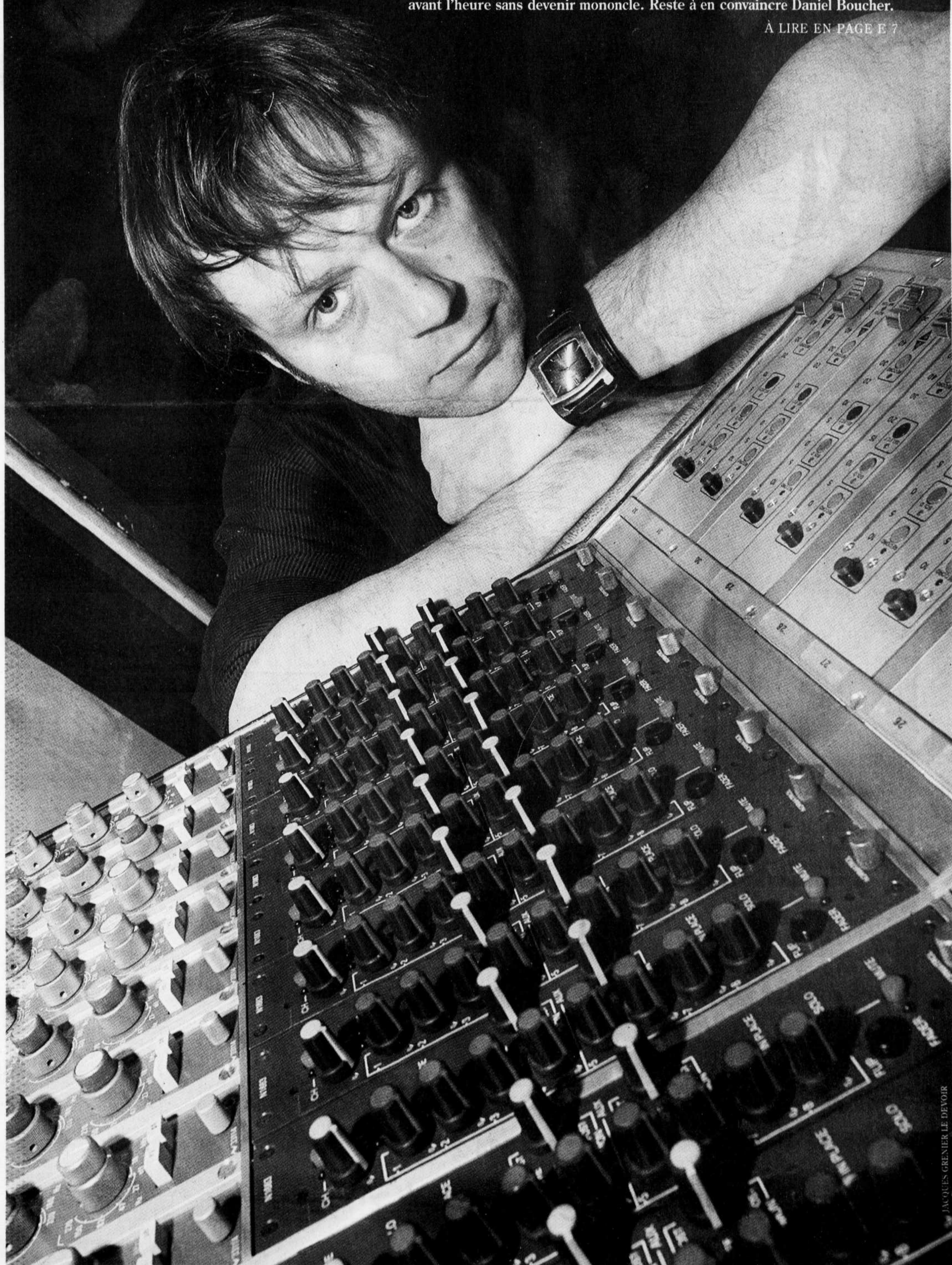
CULTURE

Daniel Boucher, le nouvel album

Le soleil emmène au soleil, ou l'être au-delà du paraître

Ça se peut, finalement. *Le soleil est sorti*, troisième album studio de Daniel Boucher en dix ans, est la preuve par treize chansons extraordinairement honnêtes, les nimbées de bonheur comme les pétries de douleur, qu'on peut mener une autre vie que celle d'Elvis, de Jim Morrison ou d'autres morts avant l'heure sans devenir monocle. Reste à en convaincre Daniel Boucher.

À LIRE EN PAGE E 7



CULTURE

Naufrage intérieur

Cette semaine, je suis allée jeter un œil à l'exposition *Titanic*, au 5^e étage du Centre Eaton. Un lieu familial. Combien de films ai-je vus là-bas, quand Famous Players y tenait ses écrans de cinéma? Des centaines. Les rares salles francophones du Centre-ville de Montréal tom-



ODILE TREMBLAY

bent comme des mouches: Le Parisien, le Centre Eaton en dernière hécatombe. Mais passons, puisqu'il faut passer...

Or donc, voilà les lieux transformés en centre d'expo consacré — les mots sont affreux — à «l'édu-tainment» ou «éduculture», concepts écrits dans le

signifier ce qu'on en devine. Cho-se certaine, la file d'attente matinale, avec des visiteurs jeunes et vieux, attendant leur tour patiemment pour monter à bord, parlait d'elle-même. Incroyable, la puissance d'attraction de cette épave! Et pas seulement dans la foule du mégasuccès du film de James Cameron en 1997 (un peu, tout de même). Depuis le naufrage, bientôt centenaire le 15 avril 2012, le sort du luxueux paquebot qui s'était cru insubmersible

et défiait allez savoir qui — Zeus sans doute — en sa première traversée de l'Atlantique, laisse tout le monde sans voix.

L'aventure paraît tirée de la mythologie grecque, comme lorsque Icare se brûle les ailes à vouloir atteindre le soleil. Les riches en haut, les pauvres en bas, unis *in extremis* dans le courage ou la lâcheté. Et ce capitaine, au bord de la retraite, englouti, comme 1522 passagers. Et ces canots de sauvetage manquants,

faute d'avoir prévu le pire. Ces valeureux musiciens jouant: «Plus près de toi, mon Dieu!» avant de sauter. Tant d'éléments conçus exprès pour la légende. Echech de la science, folie des grandeurs de la ligne White Star, et un destin en forme d'iceberg, blanc comme l'ange de la mort. Crac! Boum! Plouf!

Le *Titanic*.

Une épave rongée, 3843 mètres au fond de l'Atlantique nord. Et des artefacts pillés, plu-

sieurs disparus, certains retrouvés. Des survivants aujourd'hui éteints. Mais une mémoire collective intacte, avide de nouveaux détails, qui veut voir, sentir, toucher, imaginer surtout.

L'expo présente 288 objets récupérés, au milieu de décors reconstitués, de photos, de maquettes, de journaux d'époque, etc. Bon! Ce n'est pas une expérience incontournable, surtout pour ceux qui connaissent l'odyssée par cœur, ici avant tout limitée au sort individuel de quelques passagers décrit sur des panneaux. Et comment aurait-on pu identifier les bijoux exposés, dont les propriétaires ont sans doute péri? Ça reste flou du côté de la réponse. On parcourt du regard des bouteilles de champagne, des parfums, des hublots, des assiettes et des bibelots de porcelaine, des pièces de machinerie, etc. Un document vidéo se penche sur le mode de récupération des objets. Quand même: ça fait tout drôle de voir bracelets et monnaie de visu, ultimes témoins des fêtes et du plongeon, presque irréels pourtant...

Première escale à Montréal, soit, mais cette expo circule partout depuis 14 ans. RMS *Titanic*, une entreprise d'Atlanta, sa productrice, se targue d'être la seule compagnie autorisée à récupérer des objets de la célèbre épave. Il y eut, pour tout dire, bisbille juridique compliquée en la matière. Un décret français estima que l'entreprise ne possédait des droits que sur 1800 objets parmi les 5500 remontés à la surface: RMS *Titanic* avait pris accord avec une des maisons londonniennes ayant assuré des biens personnels durant le fameux voyage, mais une juge américaine décréta en octobre 2007 cette entente sans valeur légale ou factuelle. D'où un nouveau recours en justice. Quoi qu'il en soit, RMS *Titanic* s'est endetté ferme, lors des six expéditions de récupération, et renfloue ses coffres en exhibant les artefacts à Las Vegas ainsi qu'à travers quatre expositions itinérantes, dont celle-ci, vue déjà par 22 millions de visiteurs. Comme quoi le mythe *Titanic* n'est pas près de sombrer. Faut dire qu'il a hanté des vies entières...

Recherche Internet aidant, un petit parcours cinéma de la fameuse tragédie maritime montre l'ampleur de ses échos. Dommage que le premier film (muët) consacré au sujet, *Saved from the Titanic* d'Etienne Arnaud, sorti aux Etats-Unis un mois après la catastrophe, ait disparu en laissant moins de traces que l'épave. L'actrice américaine Dorothy Gibson, qui voyageait sur le *Titanic* en première classe, rescapée sur un des canots, l'avait coécrit et interprété en portant la même robe que le soir fatidique. Dure perte pour le septième art!

Mais sur pellicule aussi, la trajectoire du navire fut houleuse.

La White Star tenta d'empêcher la sortie d'*Atlantic* d'Ewald-André Dupont, adapté en 1929 de la pièce *The Iceberg* d'Ernest Raymond, «pour préjudice causé aux compagnies maritimes britanniques». En vain! Elle dut d'ailleurs affronter pire...

Lancé en 1943, *Titanic*, super-production nazie, faisait porter tout le blâme du naufrage sur le directeur général de ladite White Star Line, afin de harponner les Britanniques. D'où la révolte de son réalisateur, Herbert Sel-pin, arrêté en cours de tournage par les forces du Reich «pour propos véhéments contre le régime» et qui se suicida en prison. Goebbels chargea Werner Klingger de terminer la réalisation. Présignons que celui-ci s'exécuta docilement...

Parmi les *Titanic* diffusés ici et là sur notre petit écran, les images se confondent. Entre celui de Jean Negulesco en 1953 et *A Night to Remember* de Roy Ward Baker, cinq ans plus tard, lequel mettait en scène Barbara Stanwyck? Le premier, je crois. Mais on en a vu défilé tellement!

Visitant même l'épave sur Imax avec *Titanica* de Stephen Low et *Ghost of the Abyss* de James Cameron. Ce dernier fit plonger sa caméra à la rencontre du paquebot qui lui avait valu le succès planétaire et onze Oscars. Trop tard! DiCaprio et Kate Winslet à la proue de son *Titanic* étaient devenus plus réels que le réel. Décidément, documentaires et expos font concurrence à trop d'images fictives. L'inconscient collectif a pris possession du grand paquebot qui vogue et sombre dans les esprits depuis près de cent ans. A côté de ça, les artefacts véritables semblent réduits à bien peu de chose et parfois si rouillés...

Je suis présentement au Festival de Marrakech et vous écrirai de là-bas. A bientôt!

otremblay@ledevoir.com

Les Coups
de Théâtre

Festival international
des arts jeune public

17 → 30 nov. 2008
montreal

Dès lundi!



billetterie

Articulée

514 844-2172 / 1 866 844-2172

www.coupsdetheatre.com

CULTURE

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Rémi Boucher persiste et signe

Presque 20 ans plus tard, les Coups de théâtre s'imposent toujours comme le rendez-vous de l'audace et de la création

MICHEL BÉLAIR

Drôle de bonhomme, Rémi Boucher, une sorte de «lone ranger», de cow-boy solitaire. Dans le milieu, on parle de lui avec respect mais en prenant presque toujours une certaine distance, et de préférence «off the record». Certains chuchotent même que sa définition du mot «territoire» pourrait inspirer quelques légendes urbaines.

Lui parle plutôt de ses fréquentes coproductions avec le milieu (deux cette année encore), des liens de programmation tissés depuis des années avec des compagnies de tous les secteurs, danse et musique contemporaine tout autant que théâtre... M'enfin. Il est comme il est, Rémi Boucher, plutôt charmant même quand il le veut bien.

Mais il a surtout, d'abord et avant tout, une très grande qualité que tout le monde reconnaît: c'est un programmeur tout à fait exceptionnel. Un maître. Et la dixième édition de ses Coups de

théâtre vient en faire la preuve encore une fois.

Parti pris audacieux

Les Coups de théâtre, ce festival destiné aux jeunes publics qui nous revient tous les deux ans, c'est, on le sait, son bébé... qui n'en est plus tout à fait un puisque l'événement a vu le jour en 1990. Quand on regarde sa programmation dans les yeux, à cette dixième édition, on saisit tout de suite que le sieur Boucher a choisi d'investir dans le costaud cette année. C'est pour qu'il nous parle de tout cela que j'ai rencontré notre «lone ranger» dans un resto rutilant près de l'Usine C, à quelques semaines de l'ouverture officielle du festival, lundi, avec *Le Petit Chaperon rouge* revu et corrigé par Joël Pommerat.

Il est plutôt en forme, le Rémi Boucher. Même qu'il semble avoir totalement récupéré de ces trois années de folie totale, de 2004 à 2006, alors qu'il s'est tapé trois éditions d'affilée du festival — ce qui implique quand même le fait de



Le Petit Chaperon rouge, revu et corrigé par Joël Pommerat, fera l'ouverture lundi des Coups de théâtre.

HERVÉ BELLAMY



Petits pois — une réflexion troublante sur l'Holocauste à partir d'un petit pois trouvé dans un chou-fleur — est un spectacle toujours aussi dérangeant qu'à sa création en 1987.

LUC D'HAEGELEER

trouver, sans même parler des budgets, plus d'une soixantaine de spectacles dignes d'un rendez-vous international de grande envergure — sans jamais se tromper vraiment: faut le faire... Il est sorti de l'expérience un peu essoufflé mais, dit-il, «avec le goût de continuer à brasser un peu. Pour [lui], un festival qui se définit par la création, ça doit bousculer le milieu dans lequel il s'incarne. Ce n'est pas là pour faire consensus: ce n'est pas une vitrine. Ça incarne plutôt une vision...» Boucher a récupéré en faisant le vide durant un moment, puis la machine est repartie.

«J'ai vu beaucoup de spectacles un peu partout à travers le monde, d'un festival à l'autre, jusqu'à ce que je tombe sur Joël Pommerat à Avignon. Ce fut un véritable coup de foudre. J'ai vu les cinq spectacles de lui que l'on présentait là-bas, je l'ai rencontré, nous avons beaucoup parlé et, tout au long, je savais que son travail allait marquer toute la dixième édition des Coups de théâtre. Pommerat est un artiste immense et j'ai très hâte que l'on découvre ici ce qu'il fait.» Signalement qu'en plus du *Petit Chaperon rouge*, son premier spectacle jeunes publics, on pourra aussi voir de lui *Cet enfant*, une production «adulte» montée à l'Espace Go durant son séjour ici, l'enthousiasme de Boucher ayant réussi à contaminer Ginette Noisoux.

Boucher explique ensuite qu'après sa rencontre avec Pommerat, il savait vouloir clairement montrer où en est rendu le spectacle

destiné aux jeunes publics. Montrer son actualité, ses formes diverses. Sa pertinence depuis les tout débuts, aussi. D'un côté, en analysant la programmation dans «une parole actuelle issue d'une réflexion de groupe» — Pommerat, qui travaille avec Peter Brook aux Bouffes du Nord, dirige bien sûr une compagnie permanente — et de l'autre, en rappelant aussi que certains, comme l'inimitable Agnès Limbos, proposaient déjà des remises en question tout aussi pertinentes au moment des premiers balbutiements du festival. La création interrogeait le monde, façonnant nos perceptions. La permanente remise en question de tout, autant par le fond que par la forme. Intemporelle. Toujours pertinente.

C'est un «flash» important puisque Boucher a sur le coup contacté l'auteur de la première affiche du festival, Yvan Adam, pour qu'il fasse celle de cette année; a demandé à Limbos de revenir faire ici son *Petits pois* — une réflexion troublante sur l'Holocauste à partir d'un petit pois trouvé dans un

chou-fleur —, un spectacle toujours aussi dérangeant qu'à sa création en 1987 et que Boucher avait présenté alors qu'il dirigeait la Maison Théâtre; et proposé à son vieil ami André Laliberté, du Théâtre de l'Œil, de revenir lui aussi avec la version anglaise (*A New World*) du spectacle qu'il présentait lors de la première édition du festival en 1990.

Mais le directeur des Coups de théâtre tenait bien sûr à illustrer aussi son concept avec du matériel tout neuf. Pour marquer la dixième édition du festival, il a donc sollicité des créations auprès d'une dizaine de compagnies d'ici: en théâtre, bien sûr, mais aussi en danse, en musique et en multimédia. Et croyez-le ou non, les planètes se sont toutes alignées pour rendre la chose possible. Résultat, pour sa dixième édition, le festival prend encore plus audacieusement que d'habitude le parti pris de la création; 11 des 12 spectacles d'ici se pointent pour la première fois, ou presque, sur

une scène... pendant que le volet international nous propose rien de moins que la crème de la crème avec Joël Pommerat, Agnès Limbos et le retour de l'Artifice de Christian Duchange avec deux petites formes fort attendues: *Aucassin et Nicolette* et *Un malheur de Sophie*. On tré-pigne. N'en jetez plus...

Tous les publics

Riche donc, audacieuse, la programmation aborde des thèmes extrêmement contemporains, sérieux, profonds, durs souvent... même si l'on trouvera bien — avec le retour, par exemple, des Norvégiennes du Saggiocco Ensemble dans *Wow! Art* — à se divertir quand même un peu. Cette année, Boucher veut toucher tous les publics de 4 à 74 ans. Et cela de multiples façons. Voyons donc comment les choses se présentent avant de se lancer dans le tourbillon du festival... que nous avons bien sûr l'intention de suivre de tout près.

VOIR PAGE 4: COUPS

Le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE présente

Après la FIN

du 14 octobre au 22 novembre 2008

SUPPLÉMENTAIRES 25 AU 29 NOVEMBRE

de DENNIS KELLY dans une traduction de FANNY BRITT

Mise en scène MAXIME DENOMMÉE Avec SOPHIE CADIEUX ET MAXIM GAUDETTE

Concepteurs LINDA BRUNELLE, MARIE-HÉLÈNE DUFORT, OLIVIER LANDREVILLE, LARSEN LUPIN, ANDRÉ RIOUX, PATRICIA RUEL, SUZANNE TRÉPANIÉ

On est vite gagnés par l'aliénation de ce huis-clos [...] La pièce nous fait vite comprendre que la pire des terreur est celle que l'on crée chez soi...
Sylvie Saint-Jacques, La Presse
[...] un huis clos étouffant, un terrible jeu de pouvoir [...] d'une redoutable efficacité [qui] ne cesse, jusqu'à l'apothéose, de gagner en intensité, de jouer cruellement avec les nerfs des spectateurs.
Christian Saint-Pierre, Voir
Bouleversé, Soufflé [...] la qualité générale de la production, la justesse du ton [...] la déchirante vérité de la moindre réplique [...] la mise en scène stupéfiante de précision [...] le jeu exceptionnel [...] la résonance que tout cela agit dans le cœur et la tête du spectateur.
Michel Bélaïr, Le Devoir
[...] cette langue de fureur et d'anxiété en est une universelle [...] la mise en scène [...] nous sort de l'enfermement du bunker et nous y ramène savamment, le sourire en coin sûrement [...] Après la fin... on en parle encore le souffle court.
Claude Larochelle, Journal de Montréal

RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245 ou 1.800.361.4595 4539, PAPINEAU - MONTRÉAL www.theatrelaligorne.com 514.523.2246

LA LICORNE

SUPPLÉMENTAIRES MERCREDI 26 NOVEMBRE, JEUDI 27 ET VENDREDI 28 DÉCEMBRE.

BOB

RÉSERVEZ RAPIDEMENT :
- EN LIGNE : WWW.THEATREAUJOURDUI.QC.CA
- GUICHET : 514 282 3900

DU 28 OCTOBRE AU 30 NOVEMBRE 2008 AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M2

CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

RENÉ - DANIEL DUBOIS

MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR

TEXTES RENÉ-DANIEL DUBOIS • MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR • AVEC MICHELLE ROSSIGNOL • BENOÎT MCINNIS • ÉTIENNE PILON • ROBERT LALONDE • CHRISTIANE PROULX • MARC BEAUPRÉ • FRÉDÉRIC BLANCHETTE • CHARLES DAUPHINAIS • MATHIEU GOSSELIN • AGATHE LANCÔT • MILÈNE LECLERC • JEAN-MOÏSE MARTIN • VÉRONIQUE RODRIGUE ET CYRIL FONSECA • ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HÉLÈNE DUFORT • DÉCOR ET COSTUMES PIERRE-ÉTIENNE LOCAS • MICHELLE ROSSIGNOL EST HABILLÉE PAR FRANÇOIS BARBEN • COLLABORÉS ÉTIENNE BOUCHER • MUSIQUE ORIGINALE ALAIN DAUPHINAIS • AVEC LA COLLABORATION DE PIERRE MIGNOT • PHOTO NEIL MOTA • DESIGN GRAPHIQUE YFCA

PARTENAIRES DE SAISON: Hydro-Québec, LE DEVOIR, Théâtre d'aujourd'hui

CULTURE

COUPS

SUITE DE LA PAGE E 3

Après l'ouverture officielle avec *Le Petit Chaperon rouge* de Pommerat, la série de créations québécoises s'amorcera mardi à la Cinquième salle de la PdA avec le bouleversant *Isberg*, le plus récent texte de Pascal Brullemans pour le Théâtre Le Clou: on vous recommande de vous faire porter malade ce jour-là autour de 10h ou de 13h pour ne pas manquer ça. Puis, comme nous sommes déjà en plein festival, la machine s'emballa et, coup sur coup, la SMCQ et la compagnie Qui va là s'associent pour créer un spectacle musical, *La Fugue* (à l'Usine C dès le 19), on assiste à la création (Cinquième salle, les 20 et 21) du plus récent Jean-Rock Gaudreault, *La Migration des oiseaux invisibles*, à celle de *Variations mécaniques* du chorégraphe Harold Rhéaume (à l'Usine C du 21 au 23), puis à celle du *Cabaret dans des vilains petits canards*, dans lequel Hélène Blackburn s'adresse pour la première fois à la petite enfance (dès quatre ans, à Tangente, du 26 au 29). Ouf...

Ca se poursuit avec une première coproduction, un spectacle multimédia orchestré par Daniel Danis, *Kiwi* (les 26 et 27 à l'Usine C), avec un hommage rendu aux 40 ans d'activité du Youth Theatre, qui propose ses deux plus récentes productions, *Bang Boy, Bang!* et *Simon & The Egg* (Cinquième salle, du 25 au 28), et avec deux autres créations, *L'Ombre de l'escargot* des Nuages en pantalon (la deuxième coproduction à la MC-Pla-

teau-Mont-Royal, du 27 au 30) et *La Robe de ma mère*, de Serge Marois (MC-Frontenac, les 28 et 29). Si vous contez bien, on en est déjà à dix créations, onze si l'on ajoute *Oz* du Théâtre Vox, qu'on n'a pas encore vu de ce côté-ci de l'Outaouais... et il reste encore à vous parler de l'événement spécial programmé par le festival... tout en gardant pour plus tard l'événement «Théâtre pour ados: paroles croisées», qui aura lieu à la Maison Théâtre du 23 au 28 novembre. Re-ouf.

Événement spécial donc, pour toute la famille, sur l'Esplanade de la Place des Arts. Ça porte le titre de *Bulles* et c'est une production du Théâtre Motus, plantée dans des structures gonflables où des micromarionnettes nous proposent trois univers de contes plongeant jusqu'à nos racines les plus profondes, s'il faut en croire Rémi Boucher. Ça se passe au beau milieu du festival, le samedi 22 novembre, dès que la noirceur sera venue. Et il pourrait même neiger que personne ne se plaindrait, conclut le directeur des Coups de théâtre.

Prévoyez néanmoins une petite laine...

Le Devoir

LES COUPS DE THÉÂTRE 2008

Festival jeunes publics présenté dans une demi-douzaine de salles montréalaises du 17 au 30 novembre. On peut se renseigner sur la programmation et l'horaire du festival au 514 499-2929, ou encore au www.coupsdetheatre.com

ARTS VISUELS

Les dernières photos du plus grand collectionneur d'images anciennes

MICHEL GUERRIN ET CLAIRE GUILLOT

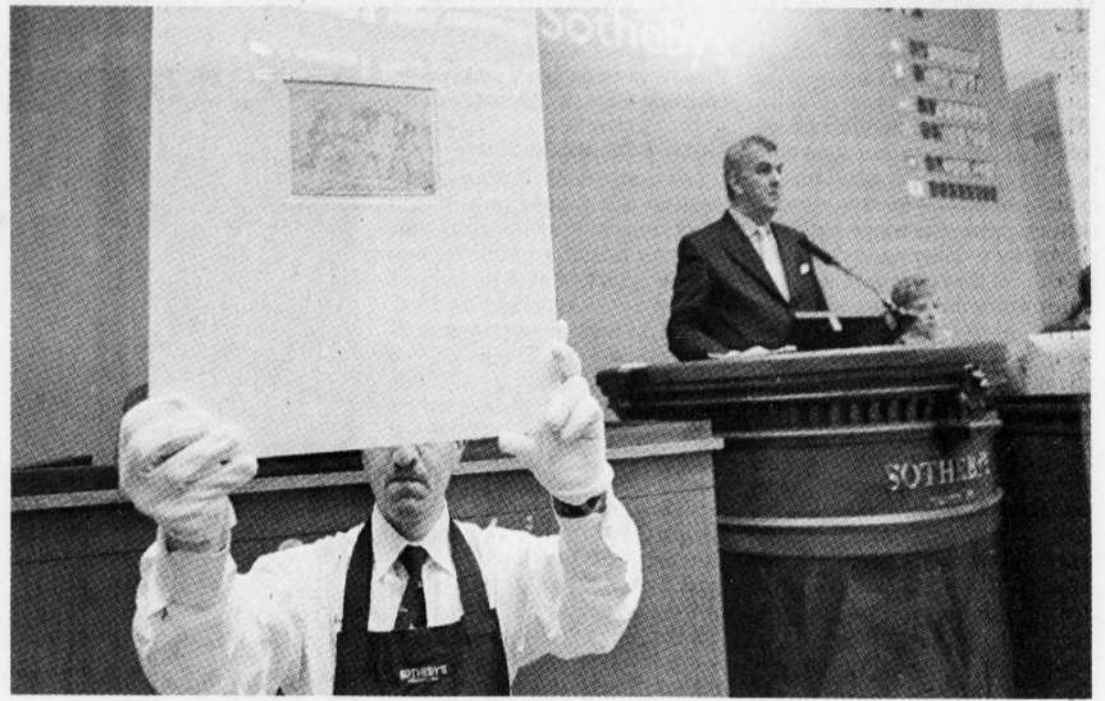
Samedi 15 novembre, lors de la foire marchande Paris Photo, le libraire André Jammes, 81 ans, tournera la dernière page de ses aventures photographiques. Sans nostalgie. Le plus important collectionneur d'images anciennes au monde vend chez Sotheby's ses dernières pièces. La plupart des images sont exposées chez Sotheby's, à Paris, jusqu'au 14 novembre. «Il y a des merveilles qui n'avaient pas trouvé preneur lors de ventes précédentes, explique André Jammes. Et il me restait des choses précieuses, que je pensais garder jusqu'à la fin de mes jours. J'ai changé d'avis.»

Il y a déjà eu trois ventes Jammes, en 1999 et en 2002, totalisant 23,3 millions d'euros. Toutes ont fait sensation, marquant une rupture dans le marché de l'image historique. Surtout celle de 1999, à Londres. Parmi une flopée de prix étourdissants, une photo du XIX^e siècle, *La Grande Vague* de Gustave Le Gray (1857), devenait l'image la plus chère au monde — 791 000 euros (1 185 000 \$CAN).

Cette dernière vente est plus modeste, mais les collectionneurs devraient croiser le fer autour de pièces exceptionnelles: une des premières images en couleurs, signée du poète, scientifique et inventeur Charles Cros (1869); un daguerrétype du salon du baron Gros (vers 1850); ou un beau chène noir et abstrait à Fontainebleau par Gustave Le Gray (vers 1849).

Succès ou non, André Jammes restera dans l'histoire comme le pape de la photo ancienne. Dès 1955, alors que personne ne se souciait de ces vieilleries, le fils du libraire Paul Jammes a une intuition: «Mon père ne voulait pas voir entrer la photo dans la librairie. Je lui proclamais que les incunables de la photographie seraient un jour appréciés comme les livres incunables.» Il avoue: «Je n'y croyais qu'à moitié. Je n'avais pas prévu que ces épreuves seraient appréciées un jour comme un tableau de Courbet. Ni qu'elles vaudraient autant d'argent.»

Le dédic lui vient lorsque passent entre ses mains des portraits originaux du grand Nadar: «J'ai trouvé ça extraordinaire.» Alors il se met au travail. Il prend contact avec les rares collectionneurs existants, «qui ont sauvé des paquets de photos de la poubelle mais qui ne se rendaient pas vraiment compte de ce qu'ils possédaient.» Lui aussi a sauvé des images. Il cite un album d'Edouard Baldus, repéré



JACQUES DEMARTHON AFP

Le commissaire-priseur Alain Renner dirigeait le 21 mars 2002 les enchères de la maison Sotheby's, à Paris, lors de la vente de la collection Jammes, où l'héliogravure réalisée en 1825 par Nicéphore Niepce a été préemptée à 400 000 euros (392 000 \$US) par la Bibliothèque nationale de France.

chez une vieille dame: «Elle allumait son poêle, tous les jours, avec une planche de l'album... Heureusement, elle est morte huit jours après. Il manque seulement huit pages.»

André Jammes est le premier à construire sa collection «de façon scientifique». Toujours avec son épouse. «Certains collectionnent contre leur femme. Nous, c'est un couple associé», dit-il.

Les tâches sont bien réparties. Marie-Thérèse recense les maîtres du passé, alors inconnus, et rédige des milliers de fiches. «Elle a dépouillé les revues de l'époque, les archives, les catalogues d'exposition, les livres...» André achète pour des sommes souvent dérisoires auprès de son réseau de libraires, de collectionneurs, mais aussi des familles de photographes.

Travail de fourmi. Prenons Charles Nègre, aujourd'hui un des trois ou quatre photographes les plus importants du XIX^e siècle, le premier sans doute à saisir des personnes en train de marcher dans la rue. «Je suis parti d'une petite image de Nègre publiée dans l'histoire de la photographie de Raymond Lecuyer, en 1945. J'ai fait des recherches puis j'ai écrit un livre sur Nègre en 1963. Et j'ai acheté le fonds auprès de son héritier.» Charles Nègre est désormais considéré comme un classique, collectionné dans les plus

grands musées.

André Jammes a aussi compris que la valorisation de la photographie — et donc de sa collection — passait par des expositions et des livres. Notamment aux États-Unis, pays qui a reconnu bien avant la France la photo comme un art. Ainsi l'exposition *French Primitive Photography*, en 1969, réalisée en partie à partir de sa collection, a-t-elle joué un rôle central dans la reconnaissance des maîtres français.

Mais sans doute pas autant que les ventes de sa collection à Londres puis à Paris. «Pour le public, pour la presse et même pour les conservateurs de musées, regrette André Jammes, l'argent est malheureusement le sceau qu'il faut imprimer aux objets d'art si on veut leur voir reconnaître une valeur.»

«Pour la glorieuse»

Pour que son nom reste attaché à un ensemble, le libraire aurait pu vendre son incroyable collection à un grand musée. D'autres l'ont fait. Il dit avoir essayé: «J'aurais aimé conserver intact le fonds Charles

Nègre. Mais le Musée d'Orsay n'a pas trouvé les fonds nécessaires, malgré le prix modeste que j'en demandais. Puis j'ai essayé auprès d'une banque, en pure perte.»

André Jammes reconnaît les limites des ventes aux enchères mais y voit des avantages: «Certains collectionneurs vendent en bloc à un musée pour la glorieuse. D'autres veulent faire tache d'huile auprès du public. J'en fais partie. J'ai construit un château de cartes, qui s'est écroulé. Mais ensuite, tout le monde peut prendre les cartes et jouer une autre partie.»

Reste à savoir si la dernière vente Jammes, que personne n'attendait, va attirer les acheteurs en cette période d'après-crise boursière. «Il n'y aura sans doute pas les éclats furi-barrés du passé. Mais il faut relativiser l'importance de la photo: une vente comme celle-là, c'est le dixième du prix d'un Mondrian. Il n'y a pas besoin que beaucoup ouvrent leur portefeuille pour que tout se vende.» Le libraire, lui, n'ira pas à la vente, il restera parmi ses livres.

Le Monde



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Rémi Boucher, le directeur des Coups de théâtre

L'heure du lynx

Ce jeune homme, François Amaud [...] il porte cette pièce sur ses épaules et la défend brillamment. Comme c'était bien mené ! On a beaucoup de plaisir à suivre cette histoire [...] construite comme une enquête... Carmen Jolin livre beaucoup de texte avec aplomb.
M. Boissonnault, *Désautels*, Radio-Canada

De Per Olov Enquist

Production Le Groupe de la Veillée

Partenaire
ERICSSON

Mise en scène Téo Sychalski

Traduction Åsa Roussel

Avec François Amaud, Carmen Jolin,
Isabelle Tincler, Gaétan Nadeau

ON JOUE AU [PROSPERO] /

Billetterie 514 526-6582 Réseau Admission 514 790-1245

mar. jeudi vend. sam. 20 h merc. 19 h jeudi, 2 pour 1

ESPACE GO

2008/2009
L'ART DE LA DIFFÉRENCE

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CET ENFANT PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE
4 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT!

COMPAGNIE LOUIS BROUILLARD (FRANCE)
TEXTE ET MISE EN SCÈNE : JOËL POMMERAT

DU 26 AU 29 NOVEMBRE 2008

Prix du Syndicat de la critique pour la Meilleure création en langue française 2006

Une fillette en visite chez son père se met soudainement à le vouvoyer. | Une mère qui aimerait voir sa fille plus lumineuse l'accable de sous-entendus assassins. | Un homme autoritaire reproche à son fils sa souplesse envers son petit-fils. | Une mère anglophone incite son fils de 10 ans à manquer l'école. | Une femme appelée à la morgue pour identifier un corps qui pourrait être celui de son fils est gagnée par un immense fou rire. | ...

Un autre spectacle de Joël Pommerat, LE PETIT CHAPERON ROUGE, ouvrira la 10^e édition du Festival Les Coups de théâtre les 17 et 18 novembre 2008, à l'Usine C. Renseignements : 514 844-2172
WWW.COUPSDETHEATRE.COM

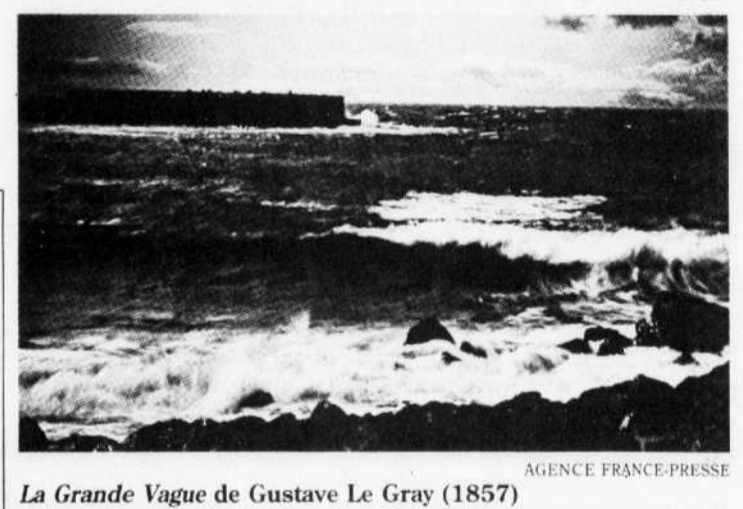
LES (VRAIS DE VRAIS) ADIEUX DE CLÉMENCE

CLÉMENCE DESROCHERS EN SOLO,
UNE DERNIÈRE FOIS
LE 16 DÉCEMBRE 2008

ÉVÉNEMENT BÉNÉFICIAIRE AU PROFIT D'ESPACE GO
AVEC LA COMPlicitÉ
D'EVELYNE DE LA CHENÉRIÈRE,
MARIE-MICHELLE DESROSIÈRES,
RITA LAFONTAINE
ET DANIELLE PANNETON

Tarif des billets : 200 \$ (incluant un vin d'honneur)
[Un reçu pour fins d'impôts équivalent à la portion don sera remis.]

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL 514 845-4890 ESPACEGO.COM



AGENCE FRANCE-PRESSE

La Grande Vague de Gustave Le Gray (1857)

Texte : CATHERINE LÉGER en collaboration avec Eric Jean
Mise en scène : ERIC JEAN 3^e UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT SOUS

25 novembre au 21 décembre 2008
514 845-7277 (réservé à 10 \$) Théâtre ESPACE GO (réservé à 10 \$) 4^e BOULEVARD SAINT-LAURENT

Avec : STÉPHAN ALLARD, NORMAND DANEAU, MURIEL DUTIL, KATHLEEN FORTIN, EVE GADOUAS, MARTINE-MARIE LALANDE, ERIC PAULHUS, YANN PERREAU, EVELYNE ROMPRÉ et DANIEL THOMAS
Concepteurs : Pierre-Etienne Locas, Cynthia St-Gelais, Martin Sirois, Michel F. Côté, Angelo Barattii, Annie Beaudoin, Nicolas Jobin, Nathalie Piette

COMPLÈT LES 25-26-27-28-29-30 NOVEMBRE ET 2-3-4-5-6-9-10-12 DÉCEMBRE

Opium 3?

Quat sous .com

CULTURE

Johnny Griffin, le saxophoniste nécessaire



ROBERT VOS, AGENCE FRANCE-PRESSE

En compagnie de Monk, Johnny Griffin enregistra un double album au même endroit que celui où Coltrane se libéra de certains carcans grâce à sa fréquentation de Monk.

SERGE TRUFFAUT

Thelonious Sphere Monk a posé trois quartets et presque autant de trios. Avant qu'il ne ferme son piano et ne fixe pendant une décennie les reflets de New York sur le mur immaculé d'une maison située sur la façade New Jersey de l'Hudson, et ce en compagnie de dix chats, il fut plus longuement propriétaire de quartets que de trios. Il préférait décliner à quatre ses énigmes sonores et ses silences rythmiques qu'à trois, ou plus ou moins.

Si le compte est bon, Monk eut trois saxophonistes ténors. Dans l'ordre habituel des apparitions, les concrètes, les matérielles, évidemment, il y eut John Coltrane, puis Johnny Griffin et enfin Charlie

Son style, fait de chaleur dans le son, d'autorité dans le rythme, son style musclé comme aucun autre en fait un des saxophonistes les plus... nécessaires!

Rouse. Ce dernier, on le sait trop peu, demeure le plus sous-estimé des ténors. Mais bon... ce n'est pas le sujet du jour. Quel est-il? Johnny Griffin, surnommé le petit géant. Ne nous méprenons pas: la portion petite de ce surnom est liée à sa taille physique.

Toujours est-il qu'en compagnie de Monk, Griffin enregistra un double album au même endroit que celui où Coltrane se libéra de certains carcans grâce à sa fréquentation de Monk. L'endroit? Le Five Spot. À leurs côtés, il y avait Ahmed Abdul-Malik à la contrebasse, aujourd'hui avocat, et Roy Haynes à la batterie, aujourd'hui *elder statesman* du jazz avec Sonny Rollins.

Il y a moins d'un an de cela, une jeunesse certainement initiée aux arcanes technologiques a été invitée à nettoyer les rubans sur lesquels les prestations de ces messieurs avaient été imprimées certains soirs d'août 1958. Ce contrat terminé, l'étiquette Milestone, désormais filiale du Concord Music Group, a remis cet acte musical à nul autre pareil en circulation.

Simultanément ou presque, l'étiquette allemande où le marchand local a posé un geste en phase avec la présente dépression économique:

il ou elle a abaissé le prix facturé à des enregistrements *live* que Griffin avait réalisés à Copenhague avec deux Américains comme lui exilés et un Danois pure laine. Les deux? Kenny Drew, le pianiste, Albert Heath, le batteur. Le Danois? Niels-Henning Orsted-Pedersen, contrebassiste puissant décédé un an avant que Griffin n'en fasse autant.

Toujours est-il (*bis*) que *Jazz Colours* propose en deux volumes les spectacles de Griffin au Jazzhus Montmartre. Aujourd'hui, ces albums se détaillent à 17 \$ sans les taxes au lieu de 20 \$ et des poussières il y a quelques mois. Preuve si besoin était, cher lecteur, qu'on vous prend trop souvent pour un cochon de payant. Tant qu'à être trivial, donc informatif, précisons qu'il y avait très, très peu de copies de cha-

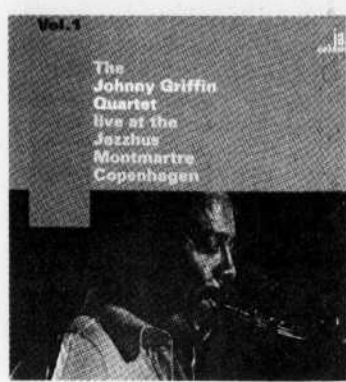
que. On parle des *live* à Copenhague comme du *live* au Five Spot. Ce vice dans le nombre découlant directe-

ment du \$#@?! gestionnaire d'inventaire. Mais bon, on peut commander. A ce propos, on vous conseille plutôt Archambault et Cheap Thrills que Renault-Bray ou HMV.

Bien. Cela fait des lunes que l'on est agacé par l'éventail des disques de Griffin vendus en magasin. On propose presque invariablement les mêmes. Là, avec la re-sortie du Monk-Griffin et la distribution des volumes 1 et 2 de *The Johnny Griffin - Live at the Jazzhus Montmartre Copenhagen*, on peut enfin se faire une idée beaucoup plus précise de l'immense talent de Griffin. Son style, fait de chaleur dans le son, d'autorité dans le rythme, son style musclé comme aucun autre, en fait un des saxophonistes les plus... nécessaires! Oui! C'est cela: Griffin est le saxophoniste nécessaire.

En rafales

■ Ce soir, au Dièse onze, le contrebassiste Normand Guilbeault présente son hommage à Charles Mingus. C'est l'occasion d'entendre une des meilleures formations nord-américaines. Jean Derome est aux saxos, Mathieu Bélanger à la clarinette, Ivanhoe Joli-



cœur à la trompette, Normand Deveault au piano et Claude Lavergne à la batterie. A compter du 18 novembre, le contrebassiste Alex Bellegarde sera l'animateur des *jazz sessions* qui se tiendront tous les mardis. Le 20 novembre, le saxophoniste ténor Yannick Rieu se produira en compagnie de Robbie Kuster à la batterie et d'Adrian Vedady à la contrebasse. Le lendemain, Rieu ainsi que le trompettiste Yoann Loustalot seront les invités du pianiste John Roney.

■ La solde de la semaine, voire du mois: le dernier numéro du magazine britannique *Uncut*, qui consacre à Bob Dylan tout un dossier. Au cas où on ne serait pas au courant, mentionnons que tout achat d'un exemplaire d'*Uncut* s'accompagne d'un CD gratuit. Enfin, gratuit... le coût afférent est consolidé dans le prix. Toujours est-il que le CD en question est fait de pièces choisies par Dylan pour son émission radio. Et alors? C'est plein de vieux jazz, de vieux blues. Dylan nous propose une balade musicale qui va de Fats Domino à Al Jolson, l'amateur en passant par Mose Allison, Lavern Baker, Doc Pomus et autres.


■ Le numéro d'octobre de *Jazz Magazine* s'attarde longuement aux as de la basse électrique Marcus Miller, Stanley Clarke et Victor Wooten, qui ont enregistré un album paru sur étiquette Heads Up. Intitulée *Thunder*, cette production est un étalage des prouesses techniques de ces messieurs. Elle devrait ravir les amateurs de fusion, de jazz-rock, de vitesse, de notes dopées à la testostérone. Pour revenir à *Jazz Magazine*, disons qu'il vaut surtout pour le dossier dont le batteur et peintre Daniel Humair est le sujet. Mettons qu'à 10,75 \$ taxes comprises, c'est un numéro un peu trop cher.

■ Constaté: les rayons de la section jazz et blues de HMV se dégarnissent. De moins en moins de choix, une politique des prix incompréhensible et très peu de renouvellement. Bref, l'amateur est condamné plus que jamais à se rabattre sur Archambault, celui de Berri, pour l'éventail de choix, et sur Cheap Thrills pour tout ce qui a trait à l'avant-garde, au jazz moderne, au jazz actuel.

■ Le 1^{er} octobre a eu lieu le spectacle *Jazz for Obama* à New York. Y ont participé: Roy Haynes, Dee Dee Bridgewater, Dianne Reeves, Joe Lovano, Roy Hargrove, Hank Jones, Brad Mehldau, Stanley Jordan, Charlie Hunter, Robert Glasper et Kurt Elling.

■ Le tromboniste Jimmy Cleveland est décédé à l'âge de 82 ans. Réputé pour être un grand technicien, Cleveland s'était fait remarquer notamment dans les big bands de Quincy Jones, de Gil Evans, de Woody Herman.


Le Devoir



1858-1916

À la rencontre de l'Islam


L'exemple de Charles de Foucauld et de Louis Massignon



1883-1962

avec Georges Leroux

Lundi 17 novembre 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$



ELB AGENCE FRANCE-PRESSE

Le pianiste et compositeur Thelonious Sphere Monk, en 1969.

[Bjm_danse]
LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
Québec

soirée ASZURE BARTON
Aszure Barton

27, 28, 29 NOV. 2008
Centre Pierre-Péladeau de l'UQAM

DANSE DANSE

kylián Le grand

Québec - Slovénie

Jiří Kylián
Johan Inger
Paul Lightfoot / Sol Léon
Mário Radačovský

SAISON 2008 2009

DERNIÈRE CE SOIR 13, 14, 15 NOV. 2008
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

UN HOMMAGE À JIŘÍ KYLIÁN
PAR ANIK BISSONNETTE
ET MÁRIO RADAČOVSKÝ.
AVEC 20 DANSEURS

DANSE DANSE .NET

BILLETS

Salle pierre-mercure
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

Billetterie : 514 987.6919
ADMISSION : 514 790.1245

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Desjardins
La Scena Musicale
MARIE SAINT PIERRE
MONTREAL
musicaction
Canada
LE DEVOIR
XXI
99
DESKATTA INC.
Chez Léveque
UNIVERSAL

**SOCIÉTÉ DE
MUSIQUE DE CHAMBRE DE MONTRÉAL**
2008-2009

Velitchka Yotcheva - Directrice artistique

Présente
PATRICE LARÉ
Piano

Vendredi, 21 novembre 2008 à 20h

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON PASTEUR
100, rue Sherbrooke Est, Montréal
Tel : 514-872-5339


Programme

Chopin - Nocturne en do mineur Op. 48 No 1
- Ballade no 1 en Sol mineur Op. 23
- Sonate no 2 en si bémol mineur Op. 35

Liszt - Sonate en si mineur

Renseignements et réservations **SMCM : 514-483-2021**

Nouvel Album



Franz Liszt

Desjardins
La Scena Musicale
MARIE SAINT PIERRE
MONTREAL
musicaction
Canada
LE DEVOIR
XXI
99
DESKATTA INC.
Chez Léveque
UNIVERSAL

Musique de Chambre
Allegra Chamber Music
28^e saison

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
violon
Yukari Cousineau
alto
Jean René
violoncelle
Katherine Skorzewska

Oeuvres de Mozart, Kalidwa,
Prokofiev, et Eggleston

jeudi 20 novembre, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

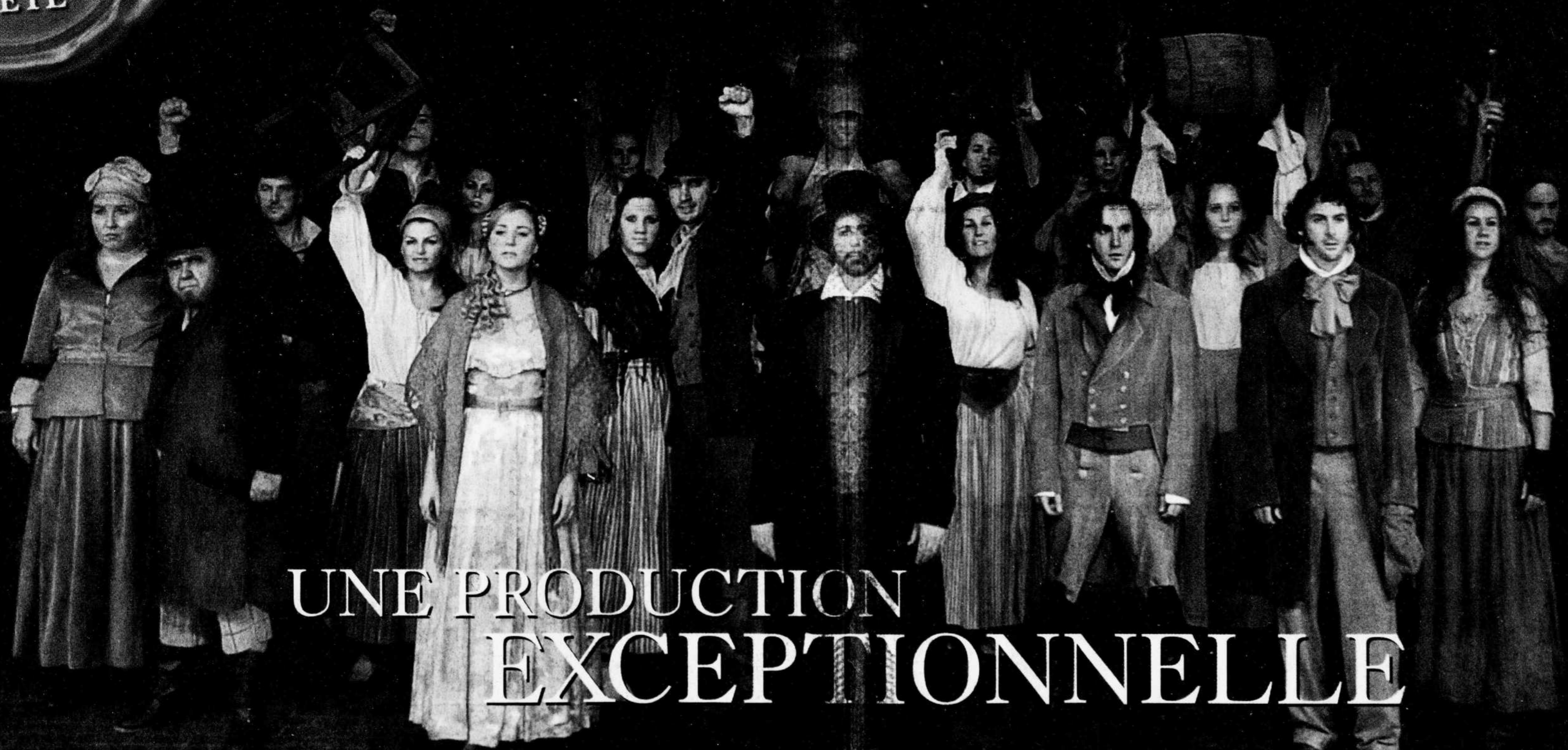
LE CAPITOLE DE QUÉBEC PRÉSENTE

Les Misérables

Une comédie musicale d'ALAIN BOUBLIL et de CLAUDE-MICHEL SCHÖNBERG, d'après l'œuvre de VICTOR HUGO.

DE
RETOUR
AU THÉÂTRE
CAPITOLE
POUR UN
2^e ÉTÉ

BILLETS EN VENTE
CE LUNDI 9H



UNE PRODUCTION
EXCEPTIONNELLE

CAPITOLE

105.7
Le Forum de Montréal

TVA

IQ

Québec
Cité de la culture
5000

DU 17 JUIN AU 6 SEPTEMBRE 2009

418 694-4444 • 1 800 261-9903 • www.admission.com • www.lesmisérables.ca

MUSIQUE CLAUDE-MICHEL SCHÖNBERG • PAROLES HERBERT KRETZMER • TEXTES FRANÇAIS ORIGINAUX ALAIN BOUBLIL ET JEAN-MARC VIEL • TEXTES ADDITIONNELS JAMES FENTON • ORCHESTRATIONS JOHN CAMERON

Une production originale fondatrice de CAMERON MACKINTOSH ET THE ROYAL SHAKESPEARE COMPANY. Cette production est présentée sous le patronage de Music Theatre International en accord avec Cameron Mackintosh.

CULTURE

MÉDIAS

Portraits d'auditeurs

PAUL CAUCHON

Les tribunes téléphoniques ont toujours fait partie intégrante de la radio. Espace public, lieu privilégié d'expression, lieu de toutes les démagogues, elles ont toujours été une valeur sûre.

La réalisatrice Karina Goma s'est intéressée aux tribunes téléphoniques en rejetant d'emblée les deux genres qui auraient été les plus évidents: les tribunes consacrées au sport, dont Ron Fournier est le plus célèbre représentant, et les tribunes polémiques de la radio-poubelle.

Le résultat: un film curieusement intime, produit par Virage, diffusé cette semaine dans le cadre des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Un film qu'on aurait aimé plus approfondi et plus complet, mais qui s'attarde à quelques passionnés de ces tribunes en privilégiant l'émotion.

André Pelletier anime une ligne ouverte de nuit sur le réseau Corus. On peut facilement imaginer le lien intime et personnel qui peut se nouer la nuit avec un tel animateur. «Je suis un solitaire en dehors de mon métier», confie André Pelletier, je dois dire 15 mots dans la journée. En parlant de son rôle et de celui de ses auditeurs, il laisse tomber: «On a combié une solitude réciproque.»

«Je suis aussi d'une époque où les enfants n'avaient pas le droit de parole», ajoute-t-il. Si je fais ce métier-là, c'est parce qu'on m'a dit: «Tais-toi.»

Les auditeurs de nuit sont des habitués, certains vivant une grande solitude. Le documentaire suit particulièrement Jane, une dame âgée et malade qui n'était pas sortie de sa maison depuis des mois et qui, à la fin du film,

rencontrera André Pelletier, une rencontre où l'on devine même une certaine détresse.

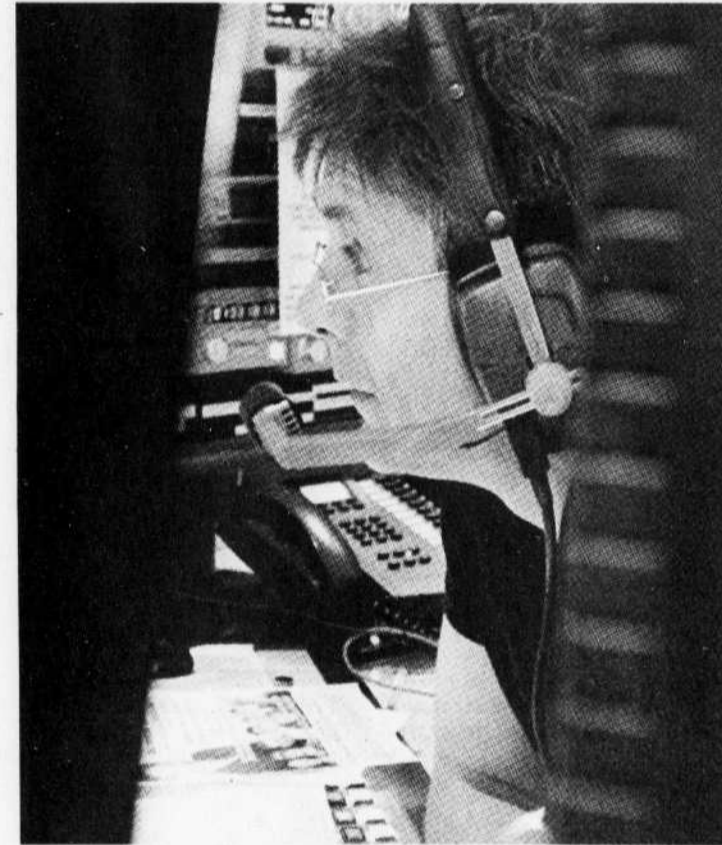
Changement complet d'atmosphère avec le *Rendez-vous du chasseur*, une ligne ouverte d'une petite radio du Témiscamingue. On a l'impression d'entrer dans un univers parallèle: la radio est écoutée par les chasseurs éparpillés dans les camps de chasse en forêt, et les familles et les amis appellent à la station pour souhaiter bonne chance aux chasseurs et pour les féliciter d'avoir «tué». C'est vraiment la place du village, où tout le monde se connaît et se lance des défis par ondes interposées.

Le contraste est d'autant plus frappant lorsqu'on revient en ville, puisque le documentaire s'est également intéressé à *Maisonnette en direct*, diffusé le midi à la radio de Radio-Canada. La réalisatrice ne fait pas d'entrevue avec Pierre Maisonnette: elle a plutôt choisi de suivre un auditeur fidèle qui, installé dans sa cuisine à Prévost, le doigt sur le clavier du téléphone, attend le début de l'émission en espérant pouvoir parler en ondes.

À l'école, explique-t-il, il était «un cas d'aphasie». L'adrénaline que lui procure la ligne ouverte lui permet de combattre son aphasie, ajoute-t-il. «Je suis allé vers les tribunes téléphoniques pour développer certains aspects de ma personnalité», explique-t-il. J'ai développé un peu plus mon côté intellectuel. Et il termine en avouant que cette activité «donne un sens à [sa] vie». Carrément.

Le Devoir

■ *Ligne ouverte*, un film de Karina Goma, présenté le 21 novembre à 19h à la Cinémathèque québécoise de Montréal dans le cadre des RIDM.



André Pelletier anime une ligne ouverte de nuit sur le réseau Corus.

SPECTACLE

Le CINARS, catapulte à artistes

Le tremplin derrière le succès des Lepage, Chouinard et La La La Human Steps

ISABELLE PARÉ

Dans trois jours s'ouvrira à Montréal la 13^e édition du CINARS, devenu en 24 ans le plus important marché des arts de la scène au monde. Derrière cette formidable catapulte à artistes se profilent plusieurs grandes *success stories* québécoises, dont celles de Robert Lepage, de La La La Human Steps et de Marie Chouinard, applaudis depuis sur les scènes du monde entier. Histoire d'un modèle qui marche.

Si la Conférence internationale des arts de la scène (CINARS) n'existait pas, on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'aurait été la trajectoire de tous ceux qui ont été littéralement propulsés sur le marché international. La formule est si simple — offrir en un même lieu aux programmeurs venus de partout sur la planète un concentré de ce qui se fait de mieux dans les arts de la scène au Québec, au Canada et ailleurs —, pourquoi personne n'y avait pensé plus tôt?

Depuis 1984, la vitrine culturelle a pris des plumes et s'impose désormais comme un arrêt incontournable pour les programmeurs internationaux. Cette semaine, CINARS accueillera plus de 1000 professionnels venus de 40 pays, avides de mettre la main sur de nouvelles créations pour nourrir leurs festivals ou leurs salles de spectacle. «Au début, cette vitrine est née de la nécessité pour les artistes de la scène d'ici de se faire connaître à l'étranger pour survivre. Il fallait tourner ou mourir. Pour les films, il y avait bien de nombreux festivals et des salons pour les livres, mais rien n'existait pour les arts de la scène», rappelle Alain Paré.

Tremplin pour artistes

En 24 ans, le CINARS a servi de rampe de lancement à une pléiade d'artistes, dévoilés pour la première fois aux yeux d'acheteurs étrangers. «CINARS a marqué un tournant majeur pour Robert Lepage, qui y a présenté en 1986 sa *Trilogie des dragons*. Un diffuseur londonien a été marqué et lui a proposé de faire une nouvelle création à Londres. Cette même création a ensuite été vue par un producteur japonais qui lui a demandé de monter un *Shakespeare*», explique Alain Paré.

Même effet de domino pour La La La Human Steps (1984), Marie Chouinard (1986) et *O Vertigo*, qui ont été projetés dès lors dans les circuits internationaux de la danse. Plusieurs troupes de théâtre, dont la défunte Carbone 14, Dynamo Théâtre et celle des Deux Mondes (autrefois La Marmaille), y ont trouvé un passeport pour une fabuleuse carrière à l'étranger.

«CINARS, c'est un condensé de chances de se faire voir. Quand nous avons joué l'intégrale de *Leitmotiv*, on avait le lendemain 80 propositions d'agents du monde entier sur la table», raconte Daniel Meilleur, le codirecteur du Théâtre Les Deux Mondes. Cette petite compagnie,



Une scène de *La Trilogie des dragons*, de Robert Lepage

qui s'est notamment fait connaître avec sa fabuleuse *Histoire de l'oe* dans les années 80 puis avec *Terra promessa*, a depuis joué chacune de ces créations phares de 300 à 400 fois sur plusieurs continents. *Leitmotiv* a même été joué à Shanghai, après avoir séduit un programmeur chinois invité au CINARS.

Au cours des deux dernières éditions, ce sont les jeunes troupes de cirque québécoises, comme *Eloize* et *Les 7 doigts de la main*, qui ont bénéficié de la visibilité offerte par cette vitrine culturelle. «Après le spectacle d'*Eloize*, il y avait littéralement 50 diffuseurs qui se sont précipités au stand de la compagnie le lendemain», raconte Alain Paré. Le reste appartient à l'histoire, comme disent les Anglais.

Cette année, quelque 31 spectacles, dont *Nebbia* du Cirque Eloize, la troupe Klezatory, BJM-danse (les Ballets jazz de Montréal) et le groupe Constantinople seront de la programmation officielle, complétée par une centaine de représentations offertes dans le cadre d'un généreux volet off-CINARS.

Tourner ou périr

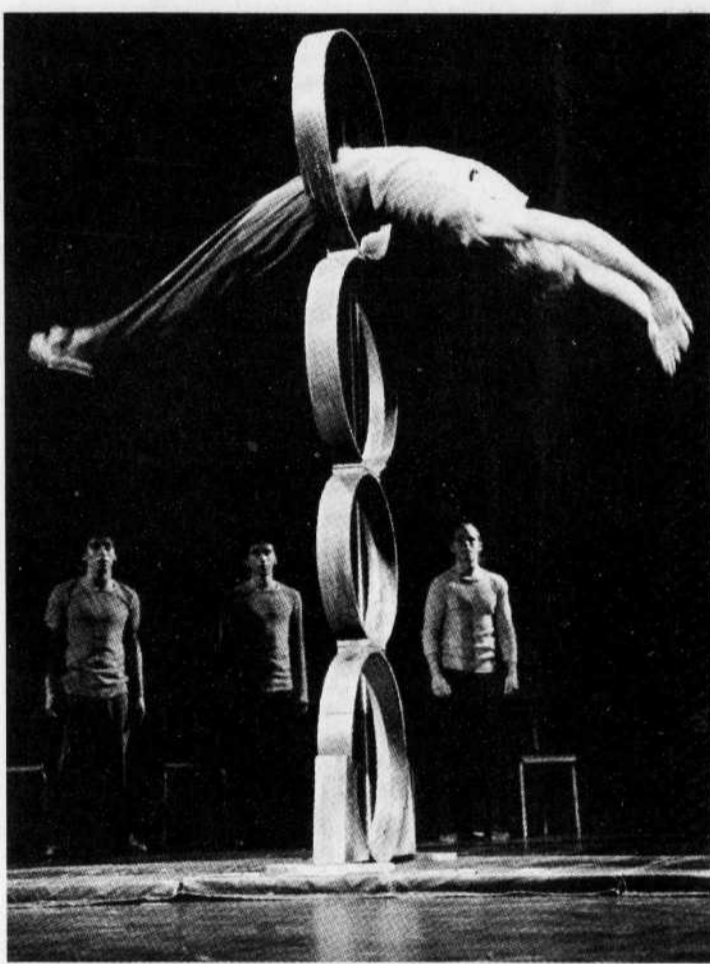
Depuis les années 80, les tournées à l'étranger sont devenues le pain et le beurre de plusieurs troupes québécoises de danse et de théâtre. À preuve, un sondage réalisé par CINARS démontre que les retombées directes associées à cette vitrine culturelle pour les troupes participantes ont atteint environ 19 millions ces trois dernières années. Près de la moitié (47 %) des participants ont signé des contrats au CINARS et 65 % y ont conclu des ententes informelles avec des producteurs étrangers.

Cette année, le contexte financier sera à n'en pas douter au cœur de toutes les discussions qui accompagnent ce grand rendez-vous culturel. La récente suppression, par le gouvernement Harper, des programmes de subventions à la tournée Prom'Art et Routes commerciales s'avère un boulet pour plusieurs troupes qui souhaitent conclure des ententes, comme le rapportait *Le Devoir* le 4 novembre dernier.

«Les artistes qui ont déjà pris des engagements pour 2010 ou 2011 à l'étranger risquent de perdre toute crédibilité auprès des programmeurs étrangers s'ils doivent annuler leurs tournées», déplore Alain Paré.

Les compressions fédérales pourraient priver la compagnie de danse Marie Chouinard de 200 000 \$ par an si aucun programme de remplacement n'est annoncé d'ici avril prochain.

«En danse, il n'y a pas une compagnie qui peut survivre en ne jouant que dans son propre pays. Si on n'a pas cet argent, on a déjà averti des



La troupe de cirque Les sept doigts de la main

producteurs qu'il se pourrait qu'on augmente nos cachets. Mais cela nous désavantage sérieusement par rapport aux autres compagnies de danse belges ou françaises, qui sont massivement financées par leurs gouvernements. A un point tel qu'elles n'ont parfois même pas à demander de cachet!», explique la danseuse-chorégraphe.

Un maillon essentiel

Selon Alain Paré, les programmes supprimés par les conservateurs couvrent environ 15 % du financement des tournées de la plupart des troupes. Une somme en apparence minime, mais essentielle pour compléter des montages financiers complexes. «Un administrateur m'a confié l'autre jour qu'il lui manquait 5000 \$ de financement pour conclure un contrat qui en rapporterait 80 000 \$. Prom'Art, c'était 4,5 millions par année. Est-ce que ça vaut la peine de supprimer cela quand on sait que ça rapporte au bout du compte environ 19 millions de dollars?», lance-t-il.

D'ordinaire, la contribution fédérale couvre les frais de déplacement des artistes en tournée, alors que le diffuseur étranger s'acquitte de toutes les autres dé-

penses. «Qui va payer cette facture maintenant? Géographiquement, nous sommes isolés de l'Europe et de l'Asie. Le financement du transport est un maillon essentiel de la poursuite de nos tournées», s'inquiète Daniel Meilleur, des Deux Mondes.

Pour l'instant, les artistes québécois s'en tirent toutefois mieux que ceux du reste du Canada. Certaines provinces, dont l'Alberta, ne versent pas un sou pour soutenir la diffusion de leurs artistes à l'étranger. Le marionnettiste albertain Ronnie Burkett, qui présentait *Ten Days on Earth* l'an dernier à Montréal, court ainsi le risque de voir sa tournée, prévue dans cinq villes de la Grande-Bretagne, compromise l'an prochain.

«Pour chaque dollar investi en fonds publics, les revenus de diffusion à l'étranger rapportent 2,33 \$. Il faut que l'opposition se lève pour défendre cette question et force le gouvernement Harper à revenir sur sa décision», martèle Alain Paré.

Gageons que, mardi prochain, le premier atelier offert dans le cadre du CINARS sur les solutions de remplacement au financement public sera bondé!

Le Devoir

NE METTEZ PAS N'IMPORTE QUOI DANS VOS OREILLES À QUÉBEC!

94,3 CHYZ.ca

LA DESCENTE DU LIT DÈS 6H30 MUSIQUE / ACTUALITÉS

Rencontre avec
Gilles Routhier
 Université Laval

Sabrina Di Mateo
 Diocèse de Montréal

Marco Veilleux
 Centre Justice et Foi

Mercredi 19 novembre 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
 Salle de conférences et café-resto
 2661 Masson, Montréal, Qc
 514 849-3585
 Contribution suggérée de 5 \$

DE VISU

Forcer les consciences

La rétrospective de Tim Clark tente de mettre le doigt sur le phénomène de cohabitation de la production artistique et du contexte universitaire

READING THE LIMITS

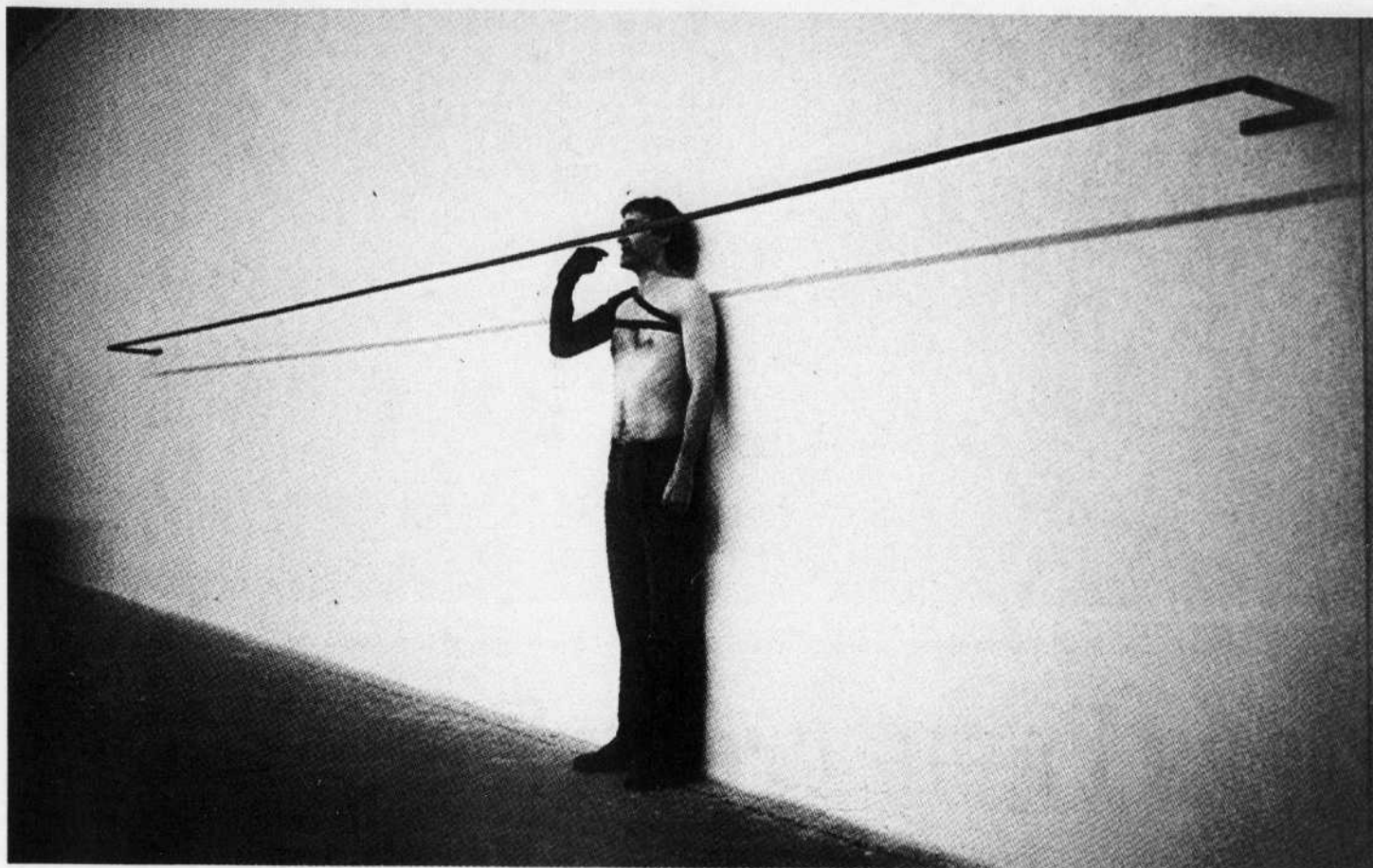
Works/Ceuvres 1975-2003
Tim Clark
Galerie Leonard & Bina Ellen,
université Concordia
1400, boul. de Maisonneuve
Ouest, Montréal
Jusqu'au 29 novembre

versitaire-artiste est celui également de David Tomas qui, en organisant cette exposition, défend des enjeux qui ne sont pas étrangers à ses créations et à sa situation personnelle.

La culture livresque qui fonde les quelque vingt œuvres (et documentation d'œuvres) regroupées dans l'exposition atteste du cadre universitaire dans lequel a évolué Clark. Ainsi, cette production trouve, avec plus de pertinence sans doute, sa raison d'être dans le giron universitaire. Si l'intérêt d'un éclairage rétrospectif est indéniable, il est toutefois présumptueux de la part du commissaire de penser que cette exposition est l'occasion de réfléchir «sur l'évolution future de l'art contemporain au Canada». Déjà qualifiées d'«opaques», les œuvres de Clark risquent de le demeurer encore, bien qu'une substantielle publication, sobre et érudite, voie le jour avec cette exposition.

Actions contraignantes

À l'exemple d'autres pratiques critiques des années 1960 et 1970 (Chris Burden, Joseph Kosuth), le travail de Clark cherche à résister au «devenir marchandise» de l'art avec des œuvres d'allégeance conceptuelle qui remettent en question le statut de l'art et de l'objet lui-même. C'est ainsi qu'il faut en partie comprendre la notion de limite pointée par le titre de l'exposition. Limite par ailleurs aussi physiquement éprouvée dans les performances de la fin des années 1970, lors desquelles l'artiste fait la lecture à voix haute de textes et se prête à des actions contraignantes



A Reading from the Bikeriders by Danny Lyon, Cal., Age 28, Ex-Hell's Angel Member, Chicago Outlaw, 1979.

ALEX NEUMANN

MARIE-ÈVE CHARRON

La galerie Leonard & Bina Ellen présente la première exposition rétrospective du travail de Tim Clark, artiste montréalais actif depuis les années 1970. Cet exercice de diffusion cherche à faire sortir de l'ombre un travail méconnu dont la production s'est par ailleurs raréfiée durant les dernières années pour se clore en 2003. Tim Clark a progressivement délaissé la photographie, la performance et l'installation pour privilégier l'écriture d'essais, lesquels, suivant les remarques du commissaire David Tomas dans le catalogue d'exposition, poursuivent les recherches des œuvres du passé.

Il n'est pas anodin de mentionner ce virage emprunté par l'artiste-théoricien, puisque l'exposition tente, entre autres, de mettre le doigt sur le phénomène de cohabitation, ou d'interaction, de la production artistique et du contexte universitaire (comme lieu de savoir). Tim Clark enseigne au programme Intermedia/Cybertarts de l'université Concordia et est un des membres-fondateurs de l'Institut de recherche-création en arts et technologies médiatiques Hexagram. Ce profil de chercheur uni-

parfois de longue durée.

Par exemple, dans *A Reading of «On Obedience and Discipline» from The Imitation of Christ, by Thomas à Kempis* (1979), Tim Clark, agenouillé, énonce d'une voix forte et saccadée les mots du texte du moine allemand Thomas à Kempis. Alors que le propos traite de soumission à un maître, la position de Clark confond vulnérabilité et puissance. Bien qu'à genoux, il porte sur son torse nu un gant de cuir noir, couvrant la totalité du bras, chargé de références fascistes et violentes. À donner froid dans le dos, la pièce implique une prise de conscience éthique souvent présente dans le travail de l'artiste.

D'autres textes inspirent des lectures à Clark: un document sur les motards, une prière chrétienne, un extrait de Georges Bataille, mais chaque fois intervient le gant de cuir, suivant un protocole ritualisé où l'artiste retire sa chemise pour revêtir, ou exhiber, gravement l'accessoire. Ensuite, la voix surgit et la scène montre un sujet qui semble parler par un discours qui lui préexiste et qui le forme à sa discipline.

Sévère, cette pratique l'est

aussi dans la réception même des œuvres, que l'artiste rend inconfortable, comme s'il voulait insister sur la responsabilité sociale qui incombe au spectateur devant un art idéalement débarrassé de portées simplement esthétiques. *7 Hours* (1977), par exemple, exploitait un dispositif vidéo en circuit fermé (capture

L'importance des livres et de la philosophie pour Tim Clark se confirme dans les installations sur table des années 1990.

et projection simultanées de l'image) de l'artiste se filmant. Le visiteur pouvait arriver au moment où l'artiste déclenchait un flash qui, par son éblouissante lumière, faisait disparaître l'artiste de la vue. Dans une autre œuvre, cette fois installative, l'artiste faisait entrer un à un les visiteurs dans une pièce recouverte de feuille de métal où il devait aller lire un texte difficilement accessible et dont le contenu devait soulever une réflexion sur ce qui est convenable ou non.

Reading the Limits pose aussi dans sa forme le problème de l'exposition pour des œuvres qui sont à la base rétives à ce mode à cause de leur dimension éphémère et conceptuelle. Malgré la charge émotive des performances, leur présentation en salle par l'entremise de documents privilégie la retenue et la sobriété.

Rien ne vient faire dévier les œuvres de leur préoccupation initiale, répondant ainsi aux intentions du commissaire qui, dans le catalogue, se livre à une condamnation musclée, et discutable, des «gratifications instantanées» que chercheraient désormais à procurer aux spectateurs les lieux de l'art avec leur programme éducatif.

L'importance des livres et de la philosophie pour Tim Clark se confirme dans les installations sur table des années 1990. Austère, le mobilier est froid et massif, mais les tables exposent le plaisir bibliophile de Clark en intégrant des ouvrages de philosophes, Fichte et

Spinoza notamment. Encore ici, l'artiste limite ou «problématise» l'accès des visiteurs aux livres, rendant probante, par l'obstacle, leur participation à l'œuvre.

Les divers fragments de texte, qui transforment le visiteur en lecteur, sont par ailleurs nombreux dans cette exposition, dont le fil conducteur est largement pris en charge par les propos écrits de l'artiste qui accompagnent, en les relatant, chacun des projets. Même avec ce recours, l'exposition reste exigeante, ce que ne nie pas la galerie, qui tiendra le 22 novembre à 15h une table ronde réunissant l'artiste, le commissaire, la directrice de l'art Eduardo Ralickas, ayant lui aussi contribué à la publication par un essai. La dernière et plus récente œuvre de Tim Clark sera quant à elle projetée aujourd'hui à 18h30 au cinéma J. A. de Séve. S'annonçant comme une synthèse du travail antérieur, l'œuvre vidéo de 96 minutes occupe une place stratégique dans le corpus de Tim Clark qu'il faudra découvrir.

Collaboratrice du Devoir

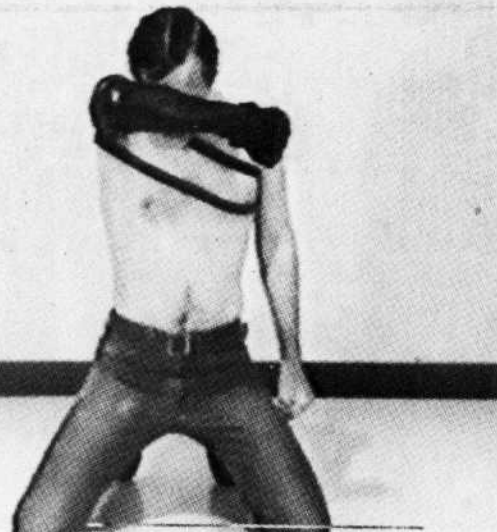


IMAGE DE LA VIDÉO

A Reading of «On Obedience and Discipline» from The Imitation of Christ, by Thomas Kempis, 1979.

Denis Juneau
et Rita Letendre
jusqu'au 6 décembre 2008
GALERIE SIMON BLAIS
www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

Événement au profit de la Fondation de l'Hôpital Sainte-Justine!

Antiques Puces Libres
vous offres, jusqu'au 22 décembre,
10% à 50% de rabais sur toute la marchandise en magasin.
4240, rue St-Denis • 514 842-5931

20% des recettes seront versées
à la Fondation de l'Hôpital Sainte-Justine.

Avec achat de 100\$ et plus,
vous courez la chance de gagner
une peinture d'une valeur de 2500\$.
Voir règlement en magasin.

UN GROS MERCI!
M. et Mme Jean-Claude Taquet
Antiquaires

FONDATION
DE L'HÔPITAL
SAINTE-JUSTINE
Pour l'amour des enfants
LE DEVOIR

Dessine-moi
demain en santé

NAPOLÉON
DON DE LA COLLECTION BEN WEIDER
AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

**NOUVELLES SALLES CONSACRÉES À NAPOLÉON
ET AUX ARTS SOUS LE PREMIER EMPIRE**

ENTRÉE LIBRE
1380, rue Sherbrooke Ouest
Pavillon Jean-Noël Desmarais
www.mbam.qc.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

ATELIER DU BARON FRANÇOIS-PASCAL SIMON GÉRARD
PORTRAIT EN BUSTE DE NAPOLÉON III EN COSTUME DE SACRÉ VERS 1805
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, COLLECTION BEN WEIDER | PHOTO MBAM, CHRISTINE GUEST

**L'ART PUBLIC
PORTEUR D'AVENIR**

COLLOQUE ORGANISÉ PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Présentation de projets ultra-novateurs
réalisés à Seattle, Philadelphie, Montréal

Rencontrez la star internationale de
l'art public interactif Rafael Lozano-Hemmer,
Montréalais dont les projets sont installés
à New York, Londres, Mexico...

1. Rafael Lozano-Hemmer
L'Art Public Interactif: Aesthetics 11
1994-2007
Photo: Architecture Research

2. Daphne Elsworth
The New York City Waterfront (2004)
© Daphne Elsworth 2004
Photo: Simon Ståhl, Architecture Research
Photo: Simon Ståhl, Architecture Research

3. Nicolas Bérubé et le collectif de design
Bégin Bégin
Zone 100 (2004)
Service des Technologies de l'Information
et de l'Environnement, Université Concordia

4. Michel de Bruijn
Albertus (2004)
Collection Van de Meulen
© Michel de Bruijn 2004

**LE VENDREDI 21 NOVEMBRE 2008
DE 9 H À 17 H**
EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS
INSCRIPTIONS : 514-285-1600, poste 440
www.mbam.qc.ca/colloque

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

DESTINATION
CENTRE-VILLE
MONTRÉAL

CCA
Centre-ville de Montréal

Montréal

CULTURE

Le désert belge

Ceux qui doutaient encore de l'existence d'un humour typique du plat pays en auront une preuve magnifique et éclatante

ELDORADO

Écrit et réalisé par Bouli Lanners. Avec: Bouli Lanners, Fabrice Adde, Philippe Nahon. Image: Jean-Paul de Zaeytijd. Montage: Ewin Ryckaert. Musique: Renaud Mayeur, An Pierlé & Koen Gisen. Belgique-France, 2008, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Pour qui veut fuir la civilisation et se perdre au milieu des immensités désertiques, la Belgique n'est pas à proprement parler une destination de rêve... Le plat pays se traverse en un éclair et l'horizon est suffisamment chargé pour ne jamais avoir la peur, ou la déception, d'être seul au monde.

L'acteur et cinéaste belge Bouli Lanners (*Ultranova*, inédit au Québec) tente un pari audacieux: faire de son pays natal le décor d'un improbable film de John Ford, ou plutôt de Wim Wenders première manière (celui d'*Au fil du temps*),

Dans *Eldorado*, on pourrait voir un cowboy engouffrer un plat de moules-frites et personne ne serait surpris.

donnant à la Wallonie des allures de territoire aux frontières lointaines, habité par quelques âmes en peine et des esprits un peu fêlés... Dans *Eldorado*, on pourrait voir un cowboy engouffrer un plat de moules-frites et personne ne serait surpris.

Yvan (Bouli Lanners, plus près de Coluche que de John Wayne...), qui n'a rien d'un justicier à cheval et tout d'un minable dealer de voitures américaines, surprend sous son lit un cambrioleur qui a mis sa maison sens dessus dessous. Plutôt que d'alerter les flics, il attend patiemment que le jeune Elie (Fabrice Adde) sorte de sa tanière, lui proposant même de lui venir en aide, se doutant bien des véritables motifs de cette intrusion par un toxicomane qui cache son jeu tant bien que mal.

La curieuse bonté d'Yvan les

conduit sur les chemins poussiéreux d'un pays dont les paysages n'en finissent plus de défiler dans le rétroviseur, en route chez les parents d'Elie, un voyage ponctué de rencontres surprenantes, de virages brusques et de quelques vérités crues. Tout cela dans une économie de dialogues qui tranche avec une opulence visuelle quasi envoiement grâce au scope, comme si ce territoire sans relief était réinventé par un émule de Sergio Leone.

Avec sa taille généreuse et sa bouille de bouffon, Bouli Lanners ne pouvait trouver meilleur acolyte que le filiforme Fabrice Adde, arborant un physique tout aussi atypique, tout deux véritablement unis en une même complicité absurde et névrotique. Car *Eldorado* tient tout autant grâce à la force de ce tandem déjanté que dans la somme des incidents indescriptibles qui finissent par les souder l'un à l'autre, qu'il s'agisse d'un nudiste venant leur porter secours ou d'un collectionneur de voitures recherchant uniquement celles ayant causé la mort...

Ceux qui doutaient encore de l'existence d'un humour typiquement belge en auront une preuve magnifique et éclatante dans *Eldorado*. Les effets comiques reposent rarement sur des répliques méchamment ciselées mais plutôt sur un malaise persistant à voir surgir l'incongru dans des décors familiers, à laisser la caméra saisir l'innommable dans une immobilité qui provoque parfois un rire proche de celui de l'embarras.

Bouli Lanners excelle dans cet art de l'ambiguïté sans pour autant donner à cette aventure une opacité prétentieuse qui en réduirait l'humanité. La Belgique n'a jamais paru aussi grande, capable d'accueillir confortablement un talent aussi singulier que celui du réalisateur d'*Eldorado*.

Collaborateur du Devoir



Une scène *Synecdoche, New York*

EQUINOXE

Dans la tête d'un grand scénariste ambitieux

SYNECDOCHE, NEW YORK

Écrit et réalisé par Charlie Kaufman. Avec: Philip Seymour Hoffman, Samantha Morton, Michelle Williams, Catherine Keener, Emily Watson, Dianne Wiest. Image: Fred Elmes. Montage: Robert Frazen. Musique: Jon Brion. États-Unis, 2008, 124 min.

ANDRÉ LAVOIE

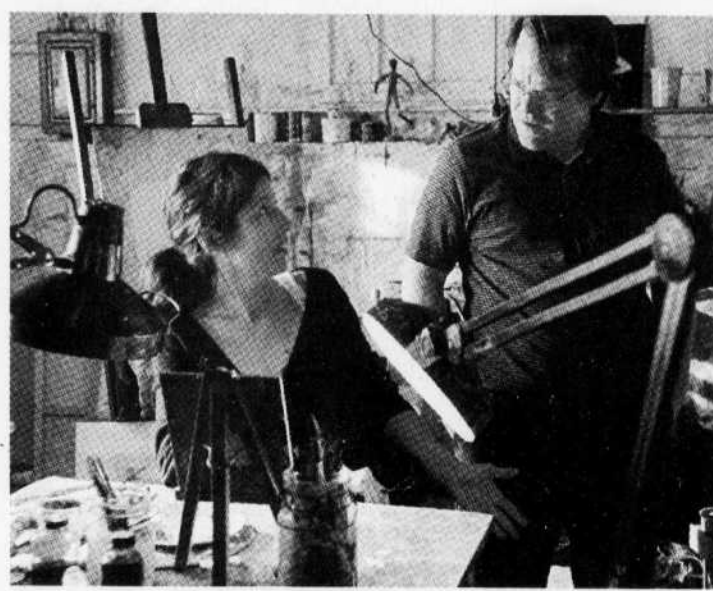
La liste des reproches à l'égard du premier long métrage du grand scénariste Charlie Kaufman (*Being John Malkovich*, *Adaptation*, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*) peut rivaliser en longueur avec celle des qualificatifs tant *Synecdoche, New York* foisonne d'idées géniales... qui ne sont parfois que cela. Des idées souvent étalées sans l'humour qui faisait toute sa force et son charme, enghèvrées dans des prétentions bien affichées sur la créativité, l'amour et la mort. Ainsi cet étonnant voyage dans la conscience troublée d'un artiste irrite autant qu'il fascine.

Mais s'agit-il vraiment de sa conscience ou alors sommes-nous plongés dans un univers parallèle, sorte de purgatoire pour un metteur en scène talentueux tentant vainement d'agencer les fragments d'une vie accomplie sur le plan artistique et misérable sur à peu près tous les autres? Difficile de savoir si, comme pour John Malkovich autrefois, nous avons

échoué dans la tête de Caden Cotard (Philip Seymour Hoffman, ce grand «loser» magnifique). Si tel est le cas — Kaufman fera tout pour couper à maintes reprises le fil d'Ariane de ce gigantesque labyrinthe —, elle ne ressemble à aucune autre.

Nous assistons toutefois à un véritable et inéluctable naufrage, celui de cet homme dont la dernière mise en scène de *Mort d'un commis-voyageur* d'Arthur Miller est un triomphe tandis que son mariage avec Adele (Catherine Keener), une artiste-peintre, s'en va à la dérive. En partant à Berlin avec leur fillette de quatre ans, elle abandonne Cotard à ses maux physiques, nombreux, et à ses névroses créatrices, incalculables. C'est à ce moment que le temps se détraque, voire s'accélère, que les repères familiaux se brouillent et que l'homme, dans une tentative désespérée de reprendre le contrôle, élabore sa production la plus audacieuse: celle de sa propre histoire, rejouée dans un gigantesque hangar de New York. Au point même où parfois, c'est toute la ville qui semble s'y réfugier...

Entre ses amours platoniques avec une guichetière (Samantha Morton), ses rapports orageux avec une actrice en mal de reconnaissance (Michelle Williams) et le dédoublement constant des personnages de sa vie dans ce grouillant *work-in-progress*, cet anti-héros, lui-même pourchassé par son double, se transforme sous tous les plans sans pour autant avoir de prise sur cette évolu-



Catherine Keener et Philip Seymour Hoffman

EQUINOXE

tion. C'est pourquoi son projet s'imbrique dans son quotidien à des degrés vertigineux, et ne comptez pas sur Charlie Kaufman pour vous prendre par la main, ou vous rassurer sur la nature exacte de ce gigantesque chaos.

Et c'est bien la sensation étrange d'abandon qui finit par nous étreindre devant ce spectacle d'une ambition infinie et d'un audace parfois purement prodigieuse. Or, malgré son talent incontestable et la place unique qu'il occupe dans un cinéma américain frileux et conformiste, Kaufman a cédé, tel un collégien, à ce désir aveugle de tout dire, de tout

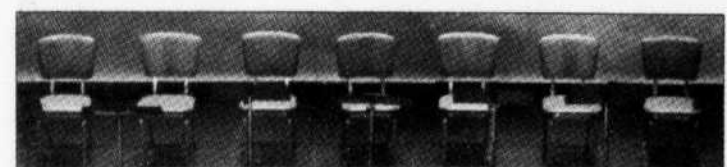
faire exploser devant sa caméra, par crainte peut-être d'être condamné à la stricte page blanche en cas d'échec. Ce premier long métrage signé par un illustre inconnu susciterait sans doute plus de superlatifs, mais il ne suffit pas d'avoir de grandes idées et de nobles desseins pour livrer un grand film: *Synecdoche, New York*, c'est l'œuvre d'un esprit particulièrement brillant et allumé à qui il manque un habile artificier, capable de canaliser cette fièvre exceptionnelle, et que l'on souhaiterait parfois plus contagieuse.

Collaborateur du Devoir



FUNFILM

Avec sa taille généreuse et sa bouille de bouffon, Bouli Lanners ne pouvait trouver meilleur acolyte que le filiforme Fabrice Adde.



LE CEAD REÇOIT À SON SALON

Venez rencontrer dans l'intimité d'un salon des auteurs dramatiques et spécialistes du théâtre de passage à Montréal.

Jeudi 20 novembre à 18h

Astrid SAALBACH (Danemark)
De passage au Salon du livre de Montréal, la récipiendaire 2004 du Nordic Drama Award nous entretiendra de ses œuvres, dont *Le Bout du monde*. En collaboration avec le Goethe Institut. (en anglais)

Jeudi 4 décembre à 18h

Iván OLIVARES (Mexique)
Dramaturge, traducteur et metteur en scène, il écrit pour les adultes et pour les enfants. Il parle de sa résidence d'écriture de cet automne à Montréal et de la pratique théâtrale au Mexique.

Jeudi 27 novembre à 18h

Catherine CORAY (États-Unis)
Metteuse en scène et professeure à la New York University Tisch School of the Arts, elle est également directrice du festival hotINK, consacré à la mise en lecture de textes contemporains. (en anglais)

[CEAD]

CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES
261 rue du Saint-Sacrement
Métro Place-d'Armes
514 288 3384 poste 221 ou
cead@cead.qc.ca

Entrée libre, prière de réserver

Comité des arts
et des lettres
Québec

Comité des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Montréal

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL

vous êtes ici

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
CINÉMA ONF
CŒUR DES SCIENCES-UQAM
GRANDE BIBLIOTHÈQUE
CINÉMA DU PARC
MUSÉE DE LA CIVILISATION

RIDM 11
13 → 23
BILLETTERIE ARTICULÉE
514 844-2172
1 866 844-2172
www.ridm.qc.ca
NOV. 2008

11^e édition
+ de 100 films documentaires
+ de 30 pays
4 volets de programmation
Ateliers, tables rondes et débats

CINÉMA

Tir ami

LE TUEUR

Écrit et réalisé par Cédric Anger. Avec Gilbert Melki, Grégoire Collin, Mélanie Laurent, Xavier Beauvois, Sophie Cattani. Image: Caroline Champetier. Montage: Julien Leloup. Musique: Grégoire Hatzel. France, 2008, 90 min.

MARTIN BILODEAU

L'idée de départ est excellente: un homme d'affaires (Gilbert Melki) se sent menacé, un tueur à gages (Grégoire Collin) est sur sa piste. Qui sont le commanditaire et l'intermédiaire et comment retarder l'inéluctable? En faisant du tueur son ami, pour ensuite lui demander, non pas de renverser la sentence, mais de lui accorder un sursis. *Le Tueur* raconte, justement, l'intervalle, le sursis, entre ce qui est annoncé et ce qui arrivera. Or, le début et la fin, collés, auraient fait un excellent court métrage. Espacés d'une heure, ils forment les bouts d'une œuvre spleenétique peu convaincante et trop manifestement remboursée, qui s'étire jusqu'à l'ennui.

L'ennui étant que Cédric Anger, scénariste du *Petit Lieutenant*, qui signe ici son premier long métrage en tirant grand bénéfice des images bleu-gris de Caroline Champetier (qui a travaillé avec Rivette, Jacquot, Doillon, etc.),

meuble et rembourre avec des développements forcés et de la psychologie de salon. Son scénario, méticuleusement articulé autour d'ellipses et de *jump cuts*, reste à la surface des personnages et leur donne une fausse profondeur à coups de révélations à demi-mot et d'anecdotes pas toujours convaincantes. Sur le père inconnu du tueur, par exemple.

Mélanie Laurent (*Je vais bien, ne t'en fais pas*), qui campe une call-girl embauchée par la victime pour distraire l'assassin professionnel, redonne un peu d'élan au film en forçant le tueur mystérieux à verbaliser ce qui est en dedans de lui. Mais son personnage n'est que ça et ça se voit: une fonction. Jamais une âme, ou un imprévu, ou un élément chaotique. De plus, cette héroïne sent la matérialisation du fantasme de scénariste bien plus qu'elle n'évoque son appartenance au réel, dans lequel elle est censée être taillée. Au final, elle aurait pu ne pas y être, ce qui eût été dommage puisque Mélanie Laurent est une excellente comédienne. Mais dans ce film sans feu ni flamme, pourtant sélectionné en France pour le prix Louis-Delluc du meilleur premier long métrage, elle fait l'effet d'une borne-fontaine.

Collaborateur du Devoir



Source Evokative Films

Grégoire Collin joue le rôle d'un tueur à gages, dans le premier long métrage de Cédric Anger.

L'Holocauste, entre conscience et inconscience

THE BOY IN THE STRIPED PAJAMAS

Écrit et réalisé par Mark Herman. Avec Asa Butterfield, Vera Farmiga, David Thewlis, Jack Scanlon, Rupert Friend. Image: Benoit Delhomme. Montage: Michael Ellis. Musique: James Horner. Grande-Bretagne, États-Unis, 2008, 94 min.

MARTIN BILODEAU

À première vue, opposer l'innocence de l'enfance à l'horreur de l'Holocauste peut sembler un peu facile, voire une tactique fertile en situations prévisibles et exagérément mélodramatiques. Partant du roman de John Boyne, l'Anglais Mark Herman (*Little Voice*, *Brassed Off*) a créé un univers de conte, voire une sorte de carrefour où se croisent avec intelligence et finesse ces deux mondes qu'on aurait voulu ne jamais voir se rencontrer.

Le petit Bruno (l'excellent Asa Butterfield, vu dans *Son of Rambow*) incarne l'innocence et l'offense. Innocence parce qu'il a dix ans, offense parce qu'il est fils d'un haut gradé de l'armée nazie. Nous sommes dans l'Allemagne en guerre, en mode «solution finale». La famille de Bruno est transférée, depuis sa résidence cossue de Berlin, dans une austère maison de campagne dont la face arrière, aveugle, donne sur un camp d'extermination dont papa (David Thewlis) est le nouveau chef. Et bien qu'une fumée noire et nauséabonde s'en échappe, l'enfant, tenu dans l'ignorance des réalités de la guerre, croit d'abord qu'il s'agit d'une ferme, puis d'une colonie de vacances lorsqu'un film de propagande lui montre des juifs heureux de leur sort dans cette enceinte barbelée. Déjouant l'interdit, Bruno s'ap-



Source Seville

Le petit Bruno (Asa Butterfield) incarne l'innocence et l'offense dans *The Boy in the Striped Pajamas*, de Mark Herman.

proche du camp et, à travers la clôture, se lie d'amitié avec le petit Shmuel (Jack Scanlon), huit ans, qu'il envie d'être de l'autre côté, là où, pense-t-il, on s'amuse.

Le scénario suit l'évolution de l'amitié des deux garçons, qui se dessine à l'insu des adultes, que la réalité du camp affecte à différents degrés: la mère, très bien défendue par Vera Farmiga, est horrifiée de découvrir que son mari (David Thewlis) tue des juifs; ce dernier invoque son sens du devoir et de la patrie; leur fille (Cara Horgan), gavée de propagande et amoureuse d'un soldat (Rupert Friend), ferme les yeux parce que ça l'arrange. Tandis que

le spectre de la défaite se fait de plus en plus présent dans la maison, l'affabulation de Bruno prend de la vigueur, sans que la faim qui ronge le ventre du petit Shmuel ou les sévices visibles sur son visage sèment le doute dans son esprit.

À l'instar de Roberto Benigni, qui a labouré le même champ en mode comique dans *La vie est belle*, Herman joue sur les deux tableaux. Celui de la conscience, à travers différentes scènes et conversations explicites, et celui de l'inconscience, à travers le parcours du petit garçon, qu'on aimerait mettre en garde en le berçant ou réveiller en le giflant, selon la scène.

Mais parce que son scénario est bien écrit et mesuré, que la mise en scène économe d'effets joue brillamment sur les deux tableaux (fable et drame de guerre), que le montage, par ellipses subtiles, dilate le temps et module la tension, on s'interroge sur l'utilité de la partition pompière de James Horner (*Titanic*), qui en rajoute là où c'est inutile et souligne chaque sentiment à coups d'archet. Herman aime la fanfare (*Brassed Off*), soit. Mais pour un cinéaste de poche, sobre et contenu, elle n'est pas toujours de rigueur.

Collaborateur du Devoir

Faux pas

FAUT QUE ÇA DANSE!

Réalisation: Noémie Lvovsky. Scénario: Noémie Lvovsky, Florence Seyvos. Avec: Jean-Pierre Marielle, Valéria Bruni Tedeschi, Bulle Ogier, Sabine Azéma. Image: Jean-Marc Fabre. Montage: Emmanuelle Castro. Musique: Archie Shepp. France-Suisse, 2007, 95 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est l'histoire d'une famille typiquement française, ou plutôt typique d'un certain cinéma français. Vous aurez donc compris que mensonges et engueulades se succèdent à un rythme effréné, le tout dans des décors chics que le Français moyen rêve de posséder tout en feuilletant le catalogue de La Redoute. Et à ce tableau général il faut ajouter une fascination marquée pour le cinéma américain, genuflexions au génie de Lubitsch au milieu d'une cacophonie d'ego qui s'entrechoquent.

Voilà le menu servi par la comédienne et cinéaste Noémie Lvovsky (*Les Sentiments*) dans *Faut que ça danse!* Cette danse, c'est celle du clan Bellinsky, à la fois en mille miettes (les parents sont séparés depuis plus de 20 ans) et uni dans une même folie

contagieuse de reconnaissance, d'amour et d'angoisses (avec l'ombre menaçante et fantomatique d'un démon du passé, Adolf Hitler, qui plane sous des formes plus grotesques que morbides).

Entre un père (Jean-Pierre Marielle) refusant d'avoir un pied dans la tombe et le posant plutôt sur un plancher de danse (ou dans le lit d'une minidette...) et une mère (Bulle Ogier) dont la confusion prend des proportions alarmantes, Sarah (Valéria Bruni Tedeschi) ne sait plus où donner de la tête, cherchant auprès de son fiancé une stabilité qu'elle n'a visiblement jamais connue auparavant. Les péripéties sentimentales de ce Fred Astaire parisien (parlant parfois dans un anglais à la sonorité irritante) et les errances mentales de la vieille dame indigne toujours amoureuse de son mari absent vont pimenter le quo-

tien de leur fille et ainsi embourber cette comédie qui tire sur tous les fronts et multiplie les pirouettes visuelles pour masquer son vide agité.

Dans ce cortège de drames préfabriqués et de réflexions fausement songées (sur la peur de la mort, rien de moins), la présence de Sabine Azéma en enseignante désespérément célibataire pourrait constituer un signal d'alarme. Après avoir sombré dans un ridicule monastique auprès des frères Larrieu (*Le Voyage aux Pyrénées*), son énergie de collégienne superficielle apparaît aussi exaspérante qu'inépuisable. Mais elle est loin de détonner dans cette distribution de grande classe quelque peu laissée à elle-même. En fait, ça cabotine plus que ça danse dans *Faut que ça danse!*

Collaborateur du Devoir

« C'est brillant, enlevé: Il faut y aller! » Elle.

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre

un film de Jiri Menzel

57^e Compétition

DÈS LE VENDREDI 21 NOVEMBRE!

K-FILMS AMÉRIQUE présente

« Démonstration claire, simple et implacable des abus de l'Occident. » Anabelle Nicoud, LA PRESSE

« Documentaire instructif... Une dénonciation virulente du silence entourant ces pratiques médiévales. » Odile Tremblay, LE DEVOIR

SOUS LA CAGOLE

UN VOYAGE AU BOUT DE LA TORTURE

« Électrisant... une réussite pleine d'intelligence et de ludisme... un divertissement supérieur. » Odile Tremblay, LE DEVOIR

« Un très beau film... des acteurs tous excellents... une étonnante expérience de cinéma. » Marc-André Lessier, LA PRESSE

« A profound visual experience. » Al Katrina, THE GAZETTE

« Du grand art. » Normand Provencher, LE SOLEIL

« Une œuvre ludique et envoûtante... lumineuse, un divertissement intelligent. » Bruno Lapointe, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« ... un tour de force. » Claude Deschênes, SRC-TÉLÉVISION

« Les comédiens Alex Bisping et Lucille Fluet surprennent avec une dévotion digne des plus grands acteurs des années 30... » Karl Fillion, CINOCHÉ.COM

UN CAPITALISME SENTIMENTAL

UN FILM ÉCRIT, RÉALISÉ ET PRODUIT PAR PATRICIO HENRIQUEZ

UN FILM DE OLIVIER ASSELIN AVEC LUCILLE FLUET • ALEX BISPING HARRY STANDJOFSKI FRANK FONTAINE • ANNE LÉTOURNEAU PAUL AHMARANI • SYLVIE MOREAU

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 4 au 10 novembre 2008

- 1 MATCHS MÉMORABLES DANS L'HISTOIRE DES CANADIENS
- 2 KUNG FU PANDA
- 3 JOURNEY TO THE CENTER OF THE EARTH
- 4 LOUIS-JOSÉ ROUDE Le show caché
- 5 MISS MARPLE Coffret 2
- 6 JUSTE LE MEILLEUR DES GALAS 08
- 7 POLAR EXPRESS 3D
- 8 TAXI 0-22 Saison 2
- 9 STÉPHANE ROUSSEAU One Man Show
- 10 SHREK THE HALLS
- 11 STAR WARS: PREQUEL TRILOGY
- 12 TINKER BELL
- 13 INDIANA JONES & THE KINGDOM OF THE CRYSTAL SKULL
- 14 GET SMART
- 15 THE BOURNE TRILOGY
- 16 ONE TREE HILL Saison 1
- 17 MARTIN PETIT Grand petit à parlé: humour libre!
- 18 LE PÈRE NOËL EST UNE ORDURE
- 19 BARBIE IN A CHRISTMAS CAROL
- 20 ORGUEIL ET PRÉJUGÉS: SÉRIE COMPLÈTE

VERSUS PRODUCTION et LAZENNEC présentent

CANNES 2008

Prix Fipresci de la Fédération internationale de la Critique

« Irrésistiblement comique et profondément émouvant. » Aurélien Ferenczi, TÉLÉRAMA

★★★★★

Jean-Baptiste Morain, LES INROCKUPTIBLES

« Un road-movie touchant et bourré de tendresse. » Jean-Philippe Gueran, LE NOUVEL OBSERVATEUR

Eldorado

un film de Bouli Lanners

BOULI LANNERS FABRICE ADDE PHILIPPE NAHON FRANÇOISE CHICHERY DIDIER TOUPY STEFAN LIBESKI BAPTISTE ISALA RENARD RUYTEN JEAN-JACQUES BAUSIN JEAN-LUC MEKKERS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS

PARALLÈLE

Tous les jours: 12:30 - 16:05 - 19:45

À L'AFFICHE

« Est-ce que vous vous êtes déjà posé la question de pourquoi on couche ? »

EXTRAIT DU FILM **LA FILLE DE MONACO**

CINEMANIA festival de films francophones 6-16 NOV 2008

www.cinemaniamoviefestival.com

CINÉMA

eXCentris

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

ELDORADO / BOULI LANNERS

Ven : 15h45 - 19h15
Sam au jeu : 12h30 - 16h05 - 19h45

Un James Bond en panne d'inspiration

Quantum of Solace, le 22^e de la série, retombe dans ses vieilles ornières

QUANTUM OF SOLACE
Réalisation: Marc Foster. Scénario: Paul Haggis, Neal Purvis et Robert Wade. Avec Daniel Craig, Olga Kurylenko, Mathieu Almaric, Judi Dench, Jeffrey Wright, Gemma Arterton, Giancarlo Giannini, Jesper Christensen. Image: Roberto Schaefer. Musique: David Arnold. Montage: Matt Chesé, Richard Pearson.

ODILE TREMBLAY

Déception! Alors que *Casino Royale*, qui célébrait en 2006 l'arrivée de Daniel Craig dans les habits du célèbre agent secret 007, alias James Bond, avait su charmer le public et la critique en renouvelant une formule autrement essoufflée, *Quantum of Solace*, la suite du film précédent, retombe dans les vieilles ornières mille fois arpentées. On en est au 22^e James Bond, après tout... Tout à coup, on s'en souvient.

Le charme de *Casino Royale*, outre la surprise causée par ce blond James Bond, dont le charme et le sex-appeal estomaquèrent les plus féroces adversaires du changement, reposait beaucoup sur un excellent scénario, une histoire d'amour vraiment romanesque, et cette humanité accordée au personnage d'espion, pourtant plus violent que ses prédécesseurs. Or, cette fois, le scénario n'a pas trouvé son souffle et la séduction opère fort peu.

Quantum of Solace débute une heure après la fin de *Casino Royale*. Ceux qui n'ont pas vu celui-ci se perdront sans doute dans une intrigue qui revient très peu en arrière pour expliquer que notre Bond, trahi par sa dulcinée Vesper, qui s'est d'ailleurs donné la mort, crie vengeance contre l'Organisation, responsable de ses malheurs, et cherche en tuant le menu fretin à atteindre la tête du réseau.

Hélas! Ça déboucle et ça déboucle trop. Toute la première partie n'est



Quantum of Solace débute une heure après la fin de *Casino Royale*.

PHOTOS COLUMBIA PICTURES

que cascades, poursuites, accidents, assassinats et autres péripéties trépidantes montées à la fine épouvante, sans temps d'arrêt, sans respiration. L'action se déroule sous des cieux divers: Italie, Haïti, Bolivie, etc. À mi-parcours, la rencontre du héros avec Mathis (Giancarlo Giannini) apporte quelque répit et laisse le temps au duo d'instaurer une communication. La principale James Bond girl (la Russe Olga Kurylenko) est bien charmante, mais hérite d'un trop petit nombre de scènes pour s'affirmer. La romance reste en panne malgré un épisode d'incendie destiné à constituer un sommet, qui nous laisse en partie sur notre faim. Une bonne scène de poursuite se déroule dans un opéra en Autriche.

Quelques apartés avec l'inévitable M. (Judi Dench), directrice des services secrets britanniques, laissent planer la connivence de Bond avec cette figure maternelle, hors dialogues, surtout à travers des échanges de regards. Les deux acteurs ont une telle présence que les demi-mots s'en accommodent. D'autres vieux habitués

reprent du service, dont Jasper Christensen dans la peau du mystérieux Mr. White, toujours inquiétant. L'acteur français Mathieu Almaric incarne un vilain à babines retroussées, quoique ses talents paraissent sous-utilisés dans un rôle finalement réducteur.

Qu'on s'entende bien, tout cela est bien fait: les effets spéciaux au poil, les meurtres exécutés de sang froid, les cascades en bagnoles ne laissent que ferraille dans leur sillage, des paysages et des villes superbes (Sienne, entre autre) sont mis à contribution, mais l'histoire est mal conçue. On s'y perd, l'humanité de Bond s'égaré en cours de route dans ce film au rythme trop syncopé. *Quantum of Solace* aurait eu bien besoin de plages de calme pour inspirer une quelconque émotion. Daniel Craig fait ce qu'il peut, musculeux, bondissant, mais la formule semble à nouveau bien redondante. À la fin, on comprend que 007 n'a pas oublié Vesper mais prendra un nouveau départ, dans le prochain *James Bond* qu'on espère mieux ficelé que le dernier.

Le Devoir



« C'EST TRÈS TRÈS BEAU, IL FAUT LE VOIR SUR GRAND ÉCRAN. »
C'EST RIEN MEILLEUR LE MATIN SRC

« UN FILM TRÈS RÉUSSI! J'AI BEAUCOUP AIMÉ! »
LE TÉLÉJOURNAL SRC

LE DÉSERTEUR

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE

LES FILMS PUBLICITAIRES LIONS DE CANNES 2008

CHANGELING

Métro Place des arts - Autobus 80 / 129

CINÉMA DU PARC

SELECTION OFFICIELLE TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2008

GRAND PRIX FOCUS - CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL 2008

LA MÉMOIRE DES ANGES

un film de Luc Bourdon

Un portrait impressionnant du Montréal des années 1950 et 1960 en images, en chansons et en musique.

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

PRÉCÉDÉ DU COURT MÉTRAGE ROSA ROSA DE FÉLIX DUFOUR-LAPERRIÈRE

DE CHARLIE KAUFMAN, SCÉNARISTE DE *ADAPTATION*, *DASH LA PEAU DE JOHNNY MALKOVICH* ET *DU SOLAIRE, PLEIN LA TÊTE*

LA CRITIQUE EST UNANIME

« ... UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE ... »

« UNE MERVEILLE. » « ★★★★★ »

TIME

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN

MICHELLE WILLIAMS

SAMANTHA MORTON

CATHERINE KEENER

SYNECDOCHE NEW YORK

SCÉNARISÉ ET RÉALISÉ PAR CHARLIE KAUFMAN

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

ANNE HATHAWAY ROSEMARIE DEWITT BILL IRWIN YUNDE ADESIMPE MATHER ZICKEL ANNA DEAVERE SMITH DEBRA WINGER

★★★★★

« Une performance absolument éblouissante, des moments d'humour formidables. Très très bien maîtrisé, puissant. »

Marc André Lussier, LA PRESSE

LE MARIAGE DE RACHEL

(RACHEL GETTING MARRIED)

UN FILM DE JONATHAN DEMME

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

★★★★★!

« Un excellent film! »

PHILIPPE CLAUDEL

IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME

10^e SEMAINE!

noelenboite.com

I'm not there 21.99\$ Éd. Spéciale 27.99\$

Annie Hall 9.99\$

1900 16.99\$

La visite de la fanfare 26.99\$

Le scaphandre et le papillon 17.99\$

376, Mont-Royal est • 380, Laurier ouest • 42, rue McGill

BOITE NOIRE TOUT LE CINÉMA DU MONDE

CINÉMA

À cheval entre deux mondes

Robert Morin et François Papineau parlent de l'explosif *Papa à la chasse aux lagopèdes*

ODILE TREMBLAY

Une gueule de truand, un esprit brillant, bousculant d'une fois à l'autre dans son cinéma les poncifs et les pitoyables justifications dans lesquelles chacun se drapait pour continuer à se regarder dans le miroir: Robert Morin. Le cinéaste et vidéaste derrière *Yes Sir! madame...*, *Le Nôg*, *Petit Pow! Pow! Noël*, etc., en 25 ans d'un parcours atypique et cohérent, demeure un des rares électrons libres de notre cinématographie. Particulièrement libre et inspiré lorsqu'il tourne sans l'argent des institutions: Téléfilm et SODEC. Ce qui lui arrive fréquemment. Il n'a jamais craché sur la vidéo, refuse d'attendre quatre ans un quelconque feu vert de l'État en se tournant les pouces. D'où l'abondante filmographie. Menant tant de projets de front... L'un d'entre eux finit toujours par aboutir.

Prenez son dernier film (bijou de concentration, particulièrement explosif): *Papa à la chasse aux lagopèdes*. Il a été créé avec les moyens du bord (surtout appuyé par les Conseils des arts du Québec et du Canada): 100 000 \$ de budget. Et débrouillez-vous avec ça!

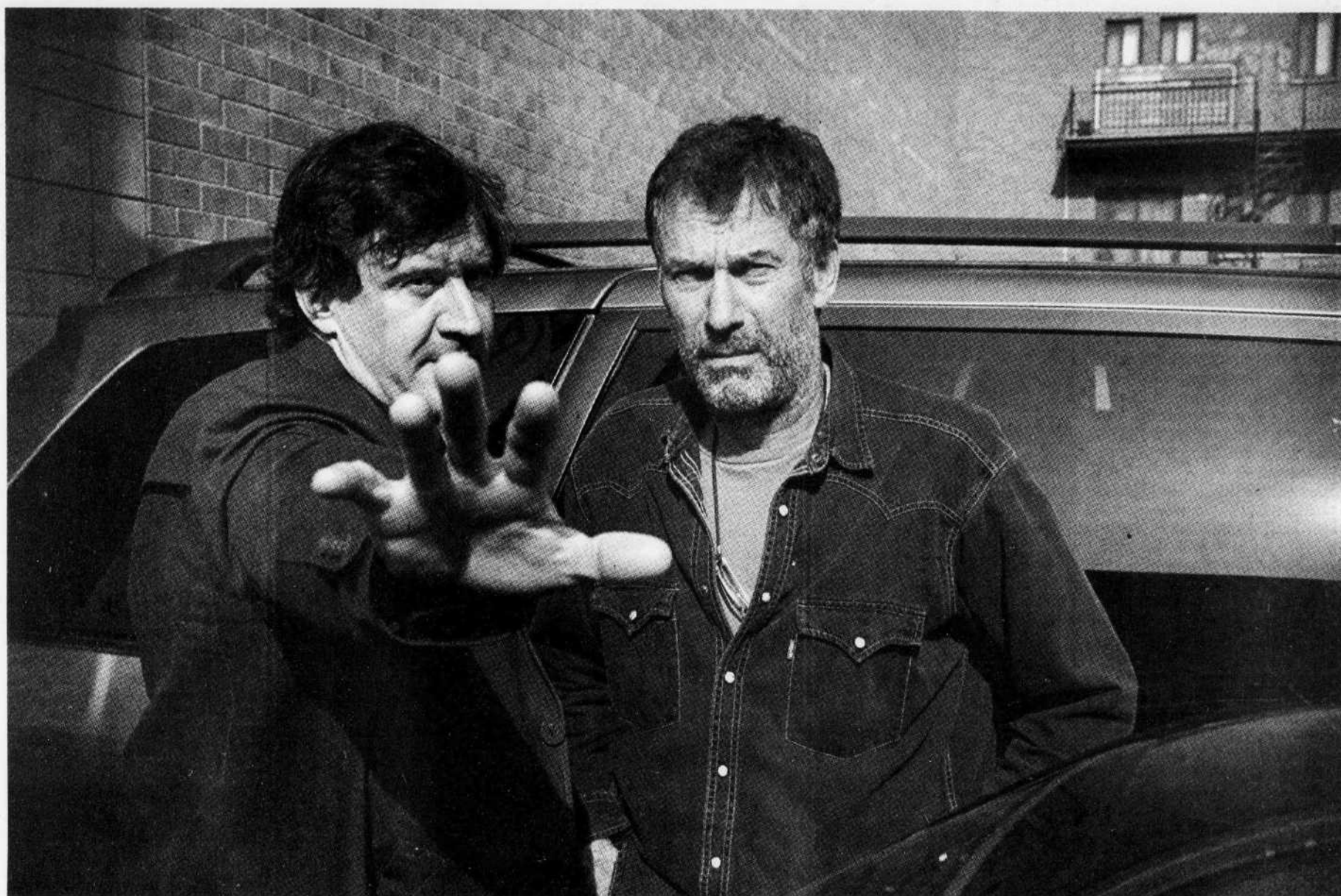
Yes Sir! mesdames et messieurs

Ce film mériterait de sortir dans plusieurs salles du Québec plutôt que les trois d'usage. Un thème d'actualité, la performance du populaire acteur et comédien de théâtre François Papineau et un traitement aussi simple qu'accessible. Tout pour plaire. Hélas, le cinéma de Morin demeure trop confidentiel. Misère!

Papa à la chasse aux lagopèdes est collé aux scandales de nos temps troublés: tous ces fraudeurs en col blanc, issus de Norbourg et compagnie, Vincent Lacroix et les autres, qui se sont fait pincer la main dans le sac après avoir escroqué une myriade de petits épargnants.

«Après tous ces scandales dans le milieu de la finance, je me suis demandé: "Qu'est-ce que ces hommes-là racontent à leurs enfants? Comment leur expliquer que tu es un trou du cul, un millionnaire qui a voulu s'enrichir davantage sur le dos des autres? L'enlèvement abordé est avant tout d'ordre moral, une affaire de conscience qui dérape, qui devient boulimique.»

Film solo ou presque: tout repose sur les épaules de François Papineau. Son personnage, Vincent Lemieux, en cavale dans le Grand Nord pour éviter la prison, en bagnole à travers la taïga, dans un campement de fortune ou une planque aux Bahamas, armé



Film solo ou presque, *Papa à la chasse aux lagopèdes*, du cinéaste Robert Morin (à droite), repose sur les épaules du comédien François Papineau.

d'une minicaméra, se confie à ses filles demeurées à Montréal à travers une sorte de missive filmée. Tentant de reconquérir leur respect dans la tourmente, au mieux, leur amour, en se justifiant sans relâche.

Le film est surtout tourné à la Baie-James, un peu aux Bahamas, avec une caméra numérique HD, une méthode souple, une équipe plus que réduite... Trois comparses charroyaient les décors, vivant la bagnole, échangeant: Robert Morin à la direction et à la caméra, François Papineau au jeu et le preneur de son Michel Giroux. «Durant les 20 jours du tournage, dont 12 à la Baie-James, on travaillait ensemble. Chacun se mêlait du scénario pour le peaufiner au fur et à mesure», explique Morin.

Le cinéaste est un vieux compa-

gnon de chasse de Papineau, mais ils n'avaient jamais travaillé ensemble. «Fais-moi donc jouer», lui a demandé Papineau. «Les "one man show", je les fais moi-même d'habitude», précise le cinéaste de *Yes Sir! Madame... mais cette génération de voleurs là n'a pas mon âge. Plutôt la quarantaine. François était parfait pour le rôle.»*

Après s'être farci, et avec quel talent, ce texte interminable, l'acteur précise qu'il ne s'agit pas d'un monologue. «Mon personnage ne parle pas tout seul. Il communique, mais par l'entremise de sa caméra. Je joue un méchant ordinaire qui ne donne pas une impression de méchanceté, un être emblématique de sa société fuchée affligé d'un problème de morale.»

Morin a voulu offrir à son film une structure en spirale, aspirant le

héros de plus en plus. «Ce gars se dit et se dédit sans arrêt. Il manipule ses enfants comme il a manipulé les petits actionnaires. Il glisse telle une anguille, en utilisant la séduction.»

Le cinéaste préfère mettre en scène des figures shakespeariennes, qui n'en finissent plus d'ajouter à leur propre malheur. Des personnages tragiques, portant la souffrance de leurs contradictions, responsables de leurs tourments.

Vraie trouvaille: il a offert à son antihéros Vincent Lemieux un double imaginaire, «le p'tit Scicotte», suivi depuis l'enfance, présenté à ses filles comme dans un conte à chapitres. Celui-ci confère une dimension poétique et souvent attachante à cet escroc sans scrupules. «Avec le personnage de Scicotte, le spectateur est obligé d'imaginer les choses», explique le ci-

néaste. Mes scénarios sont comme des romans, qui forcent à se représenter le non-dit entre les prises. Les filles de Vincent Lemieux, on ne les voit jamais, mais chacun peut imaginer leurs réactions.»

François Papineau voit «le p'tit Scicotte» comme un être sensible alors que, dans sa vie professionnelle, le personnage est insensible, un monstre contemporain. «Chacun peut justifier les pires actes. Vincent Lemieux aussi.»

Morin se défend de d'abord lancer une charge contre le capitalisme, tout en le faisant, bien sûr. «Le capitalisme est la doctrine la plus séduisante qui soit, dit-il. À preuve, les communistes sont devenus capitalistes...» Mais il montre ici les dérives du système.

Comme à son habitude, il a plusieurs fers au feu: tourner au Bu-

rundi *Le Journal d'un coopérant*, en se donnant le rôle principal. Il s'agit de l'histoire d'un gars aspiré, encore une fois, dans une spirale, avec une comparaison entre la coopération et la pédophilie: «Deux façons de prendre avantage d'être fragiles.» Il espère aussi adapter le roman d'Hubert Mingarelli (Prix Médicis) *Quatre soldats*, sans doute à travers une coproduction avec la France et la Belgique. Et tourner *La Femme de nulle part* en Amazonie, l'aventure, inspirée d'un fait vécu, d'une femme maintenue 25 ans en captivité dans une tribu amazonienne, qui s'évade et tente de s'adapter au monde extérieur. A cheval entre deux mondes, comme tout le cinéma de Morin.

Le Devoir

REPRÉSENTATION SPÉCIALE LE JEUDI 20 NOVEMBRE À 22H00!

★★★★★!

Épique! Un des meilleurs films de vampires de tous les temps.

- Shawn Edwards, FOX-TV

«La sortie romantique par excellence... Un film qui séduit et s'empare de votre âme!»

- Kevin Steincross, FOX-TV

«Voyez ce dont tout le monde parle!»

- Tony Toscano, TALKING PICTURES

«Robert Pattinson est l'incarnation de l'ultime gars cool et rebelle.»

- James Wolcott, VANITY FAIR

Celui qui est immortel peut-il trouver sa raison de vivre?

twilight
la fascination

www.fascination-lefilm.com

REPRÉSENTATION SPÉCIALE LE JEUDI 20 NOVEMBRE À 22H00!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 21 NOVEMBRE!

★★★★★

La Presse The Gazette

«Deplechin signe ici le plus beau de ses films; son plus serein aussi, imprégné d'humour et d'amour!»

Le Parisien



NEW ART PRODUCTIONS PRÉSENTE
TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
SELECTION OFFICIELLE

PRIX 60^e ANNIVERSAIRE
FESTIVAL DE CANNES
SELECTION OFFICIELLE
COMÉDIE

NEW YORK FILM FESTIVAL
SELECTION OFFICIELLE

CATHERINE DENEUVE
JEAN-PAUL ROUSSILLON
MATHIEU AMALRIC
ANNE CONSIGNY
MELVIL POUPAUD
EMMANUELLE DEVOS
CHIARA MASTROIANNI

UN CONTE DE NOËL

UN FILM DE ARNAUD DESPLECHIN

LAURENT CAPELLUTO HIPPOLYTE GIRARDOT EMILE BERLING
FRANÇOISE BERTIN SAMIR GUESMI THOMAS ET CLEMENT OBLÉD

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 21 NOVEMBRE!

«Ce film est un petit chef-d'œuvre d'humour trempé dans une philosophie de vie revigorante. Avec son rythme, faut que ça danse! fera valser vos idées noires.»

- Paris Match

★★★★★

«Ironique, drôle, tendre... Les acteurs sont renversants!»

- Le Nouvel Observateur

★★★★★

«Une comédie grave et réjouissante, propre à questionner et faire rire quiconque a compris que comique et tragique ont partie liée.»

- Les Inrockuptibles

JEAN-PIERRE MARIELLE
VALERIA BRUNI-TEDESCHI
SABINE AZEMA
BULLE OGIER
BAKARY SANGARÉ
ARIË ELMALEN

Faut que ça danse!

UN FILM DE NOÉMIE LVOVSKY

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS